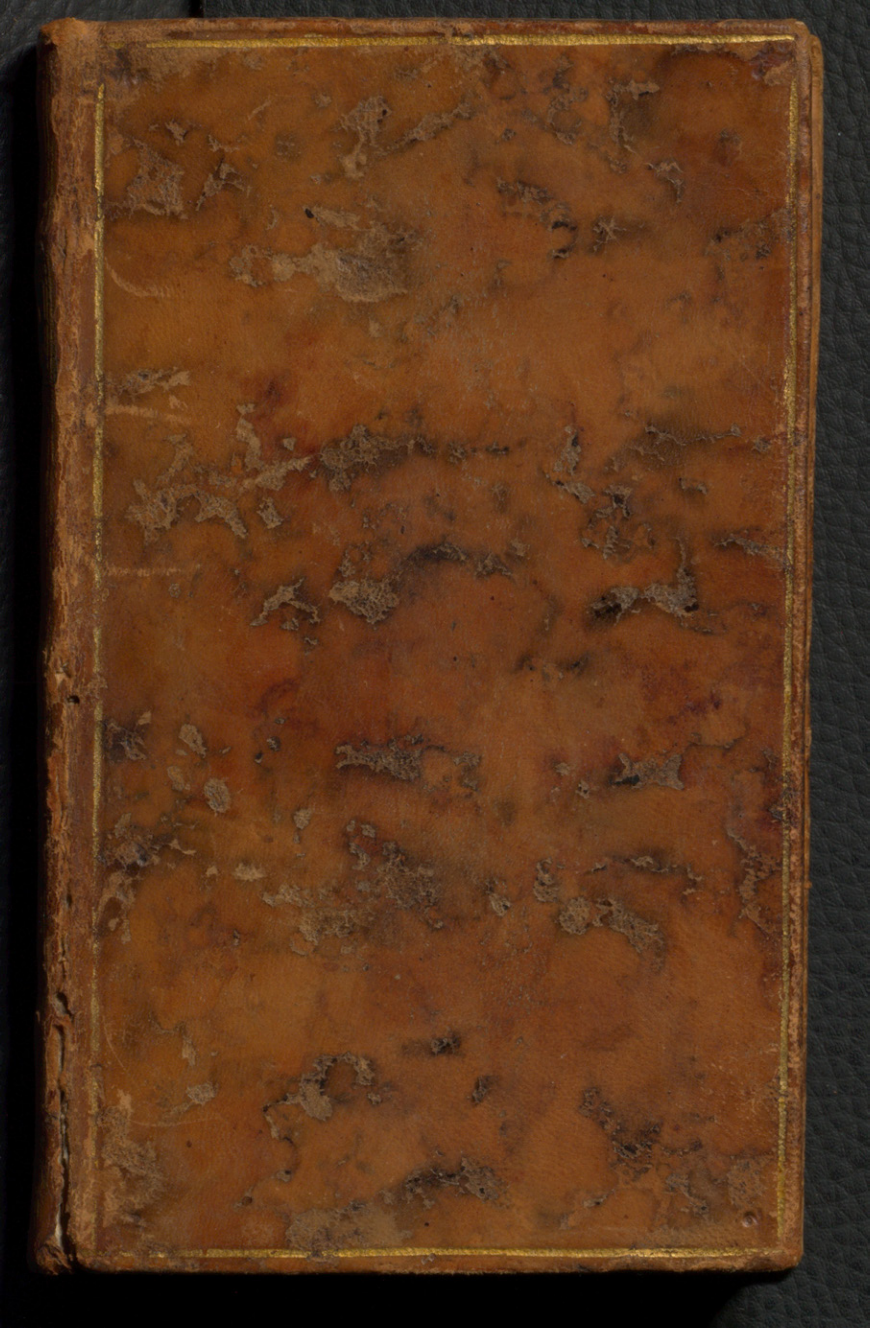
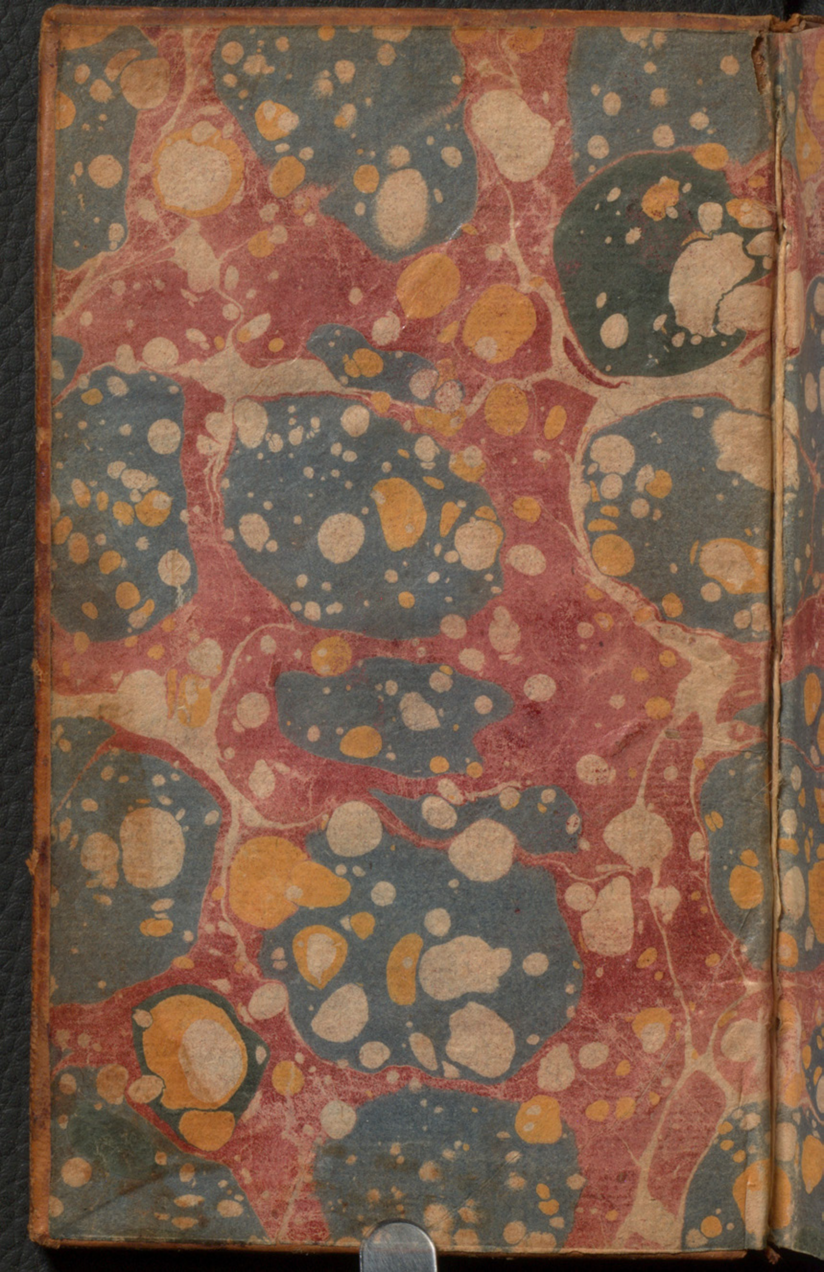






162. Crespel

6/10

VOYAGE

AU

NOUVEAU-MONDE,

ET

HISTOIRE INTERESSANTE
du Naufrage du R. P. Crespel.

Avec des Notes Historiques & Géographiques.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LVII.



PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

CET Ouvrage n'auroit pas assurément besoin de Préface, si son Auteur l'avoit destiné à être publié; mais son but en l'écrivant n'ayant été que de satisfaire ma curiosité, je ne sçaurois me dispenser d'apprendre au Lecteur les raisons qui m'ont engagé à le mettre au jour.

J'avois communiqué le Ma-

nuſcrit à pluſieurs perſonnes, que leur goût & leur eſprit diſtinguent encore plus que leur rang & leur naiſſance : elles m'ont toutes conſeillé de le mettre ſous preſſe, & m'ont aſſuré que le Public me ſçauroit gré de lui en faire part. L'amitié que j'ai pour mon Frere, & l'envie de procurer au Public quelqu'amuſement, m'ont perſuadé que je devois ſuivre le conſeil que l'on me donnoit : je ſouhaite que ma facilité à m'y rendre ne ſoit pas traitée de ſottiſe ou d'aveuglement. En tout cas les motifs qui m'ont animé ſont louables, & je ſuis ſûr de trouver grace auprès de ceux

qui ne cherchent pas à répandre du ridicule ſur les intentions des hommes.

Je crois encore devoir dire comment & à quelle occaſion cette Relation m'a été écrite ; cela ſervira d'excuſe au Pere Creſpel, mon Frere, ſi ſon ſtile ſemble mériter quelque cenſure, & ſi l'on trouve qu'il n'eſt pas entré dans un aſſez grand détail.

Je le preſſois depuis long-tems de me faire part de ce qui lui étoit arrivé dans ſes Voyages, il réſiſta pendant pluſieurs mois ; mais laſſé ſans doute de mes inſtances trop ſouvent réitérées, il me fit tenir par un de

mes Freres qui est actuellement en Moscovie, une Relation que je trouvai trop succinte. Je me plaignis de sa paresse qui ne m'avoit dressé qu'un Journal, je lui demandois quelque chose de plus circonstancié, & pour l'engager à ne pas me refuser, je lui marquai, comme il est vrai, que beaucoup de personnes auxquelles j'avois lû sa Relation regrettoient qu'il l'eût faite si courte, & qu'elles m'avoient chargé de le prier de leur part de m'envoyer une Relation plus détaillée de ses Voyages dans le Nouveau-Monde, & de son Naufrage en revenant en France: il eut égard à ma

demande, & m'écrivit pendant ſon ſéjour à Paderborn la Relation que je donne au Public.

On feroit tort à la façon de penſer de mon Frere, ſi on le ſoupçonnoit d'avoir rien exagéré dans le cours de ſa Relation. Ceux dont il a l'honneur d'être connu, ſçavent qu'il eſt plus que perſonne ami de la vérité, & qu'il mourroit plutôt que de la déguiſer. D'ailleurs le Caractere dont il eſt revêtu ne ſuppoſe guéres un impoſteur, & je puis dire que mon Frere ne s'en eſt jamais rendu indigne. Enfin il eſt encore aujourd'hui pluſieurs Compagnons de ſes Courſes & de ſon Naufrage;

un honnête homme voudroit-il s'exposer à se voir démentir par quelqu'un qui a essuyé les mêmes fatigues & couru les mêmes dangers ? C'est tout ce que pourroit faire une personne intéressée à en imposer, encore ne s'y exposeroit-elle qu'en tremblant, & dans un pays éloigné de ceux qui pourroient lui prouver sa fourberie.

Lorsque j'ai eu le plaisir de voir mon Frere dans cette ville, au passage de l'Armée de France commandée par Monsieur le Maréchal de Maillebois, *je n'ai pas eu peu de peine à obtenir de lui la permission de publier ses Voyages ; ils n'étoient*

écrits que pour moi, & l'on ſçait qu'entre Freres on n'y cherche point tant de façons. Ma propoſition l'a d'abord révolté: tous les hommes ont leur portion d'amour-propre; ils n'aiment point à parler devant tout le monde comme ils parlent à leurs amis: la crainte de trouver des Critiques, les fait travailler avec beaucoup plus de ſoin les ouvrages qu'ils deſtinent au Public, & c'eſt ſe rendre criminel envers eux que d'expoſer au grand jour ce qu'ils n'ont fait que pour être vû dans le particulier.

Mon Frere s'eſt pourtant laiſſé vaincre, je lui ai fait

ſentir qu'un homme de ſon état devoit ſe dépouiller de tout amour propre, & je lui ai promis en même tems que je ferois part au Public de ſa répugnance à lui offrir un Ouvrage qui ne lui paroît pas digne de lui. Il me permit donc de publier ſa Relation après que je lui eu donné parole que je n'y ajouterois, ou n'en retrancherois aucune circonſtance. J'étois bien éloigné de penſer autrement; ainſi l'on peut compter que tout ce qu'on va lire eſt conforme à la plus exacte vérité.





VOYAGES ET NAUFRAGE DU R. P. CRESPEL.



MON TRÉS-CHER FRERE,

Il y avoit si long-tems que vous me témoigniez avoir

envie d'apprendre le détail du Voyage que j'ai fait en Canada, que craignant de vous donner lieu de ſupçonner mon amitié, ſi je continuois à me refuſer à votre deſir, j'ai chargé un de mes Freres de vous remettre une Relation de tout ce qui m'eſt arrivé. Vous me marquez l'avoir reçue: & vous vous plaignez en même tems qu'elle eſt trop ſuccinte, & que vous ſeriez bien aiſe de l'avoir plus détaillée. Je vous aime trop pour ne pas me faire un plaiſir de vous contenter.

Ne vous attendez pas à voir cette Relation ſoutenue par l'élévation du ſtile, la

force des expreſſions, & la variété des images; ces graces de l'eſprit ne me ſont point naturelles: d'ailleurs elles ne conviennent guéres qu'aux fictions. La vérité n'a pas beſoin d'ornemens pour être goûtée de ceux qui l'aiment ſincerement, on a même de la peine à la reconnoître quand elle eſt offerte ſous ces traits dont on a coutume de parer le faux pour lui donner quelque reſſemblance avec elle.

Vous devez vous ſouvenir que ſur la fin de l'année 1723 j'étois encore à Aveſnes en Haynaut; je reçus alors de mes Supérieurs la permiſſion

de paſſer dans le Nouveau-Monde ; il y avoit long-tems que je la ſollicitois, & ç'auroit été me mortifier beaucoup que de me la refuſer.

Je partis donc le 25 Janvier de l'année 1724 ; je paſſai par Cambrai où j'eus le plaiſir de vous embraſſer, & lorſque je fus arrivé à Paris je pris une obédience du R. P. Julien Gueſdron, Provincial de S. Denis, de qui dépendent les Miſſions de la Nouvelle-France.

Il ſeroit aſſez inutile de vous parler de Paris ; vous le connoiſſez mieux que moi, & vous ſçavez par expérience

qu'il mérite de toutes les façons d'être la premiere ville du monde.

J'en partis le premier de Mai pour me rendre à la Rochelle, où j'arrivai le dix-huit du même mois : je n'y fis pas un long ſéjour, car après m'y être pourvû de ce qui m'étoit néceſſaire pour la traverſée, je m'embarquai ſur le vaiſſeau du Roi le Chameau, commandé par Meſſieurs de Tilly & Meſchain, Lieutenans de vaiſſeaux.

Le vingt-quatre Juillet, jour que nous mîmes à la voile, fut marqué par la mort de M. Robert qui alloit être

Intendant en Canada : c'étoit un fort galant homme, & qui paroissoit avoir les qualités nécessaires pour remplir dignement le poste qui lui étoit confié.

Après deux mois & demi d'une navigation assez heureuse, nous arrivâmes devant Quebec (1). J'y restai jus-

(1) Quebec est la Capitale du Canada ou Nouvelle-France, la résidence du Gouverneur Général & de l'Intendant. Cette ville est située sur le grand fleuve de S. Laurent, & le flux amene dans son port les plus grands vaisseaux, quoiqu'elle soit éloignée de la mer de plus de cent dix lieues. Elle est décorée d'un Evêché, d'un Conseil Souverain, d'un Collége desservi par les Jesuites, d'un Couvent de Recollets, d'un des Reli-

qu'en 1726, & n'y remarquai rien de plus particulier que ce qu'en disent les Voyageurs, & que vous pouvez voir dans leurs Relations.

Le dix-sept Mars de l'année de mon départ de Quebec, M. de la Croix de Saint-Vallier, Evêque de cette ville, me conféra la Prêtrise, & me donna peu de tems après une Mission ou Cure appellée Fo-

gieuses Urselines, d'un Hôpital général & d'un Hôtel-Dieu. Elle est partagée en haute & basse, cette derniere partie est sur le rivage du fleuve. On trouve dans la haute un fort considérable, le Gouverneur Général y loge, & le canon du fort domine entierement le port ou bassin.

rel & située au Sud du fleuve S. Laurent (1), entre les villes de Trois-Rivieres & de Monreal.

On me tira de ma Cure où j'avois déja demeuré deux ans, pour me faire Aumônier d'un parti de quatre cens François que M. le Marquis de Beauharnois avoit joint à huit ou

---

(1) La source de ce fleuve est encore inconnue, il tombe du lac supérieur, successivement dans les lacs Huron, Erié & Ontario, d'où il se rend à la mer dans le golfe qui porte son nom, & qui est terminé à l'Est par l'isle de Terreneuve. Il arrose les villes de Monreal, Trois-rivieres & Quebec; les seuls établissemens du Canada qui méritent proprement le nom de ville.

neuf cens Sauvages de toute sorte de Nations : il y avoit surtout des Iroquois (1), des

---

(1) Les Iroquois habitent au Sud du fleuve S. Laurent, entre les Colonies Françoises & Angloises. Ce sont à présent les Peuples les plus puissans, les plus guerriers & les plus politiques des naturels de l'Amérique septentrionale. Ils consistent en six Nations confédérées & la forme de leur gouvernement est à peu près semblable à celui des Cantons Suisses, ou des differentes Provinces qui composent la République de Hollande. Nous avons dans l'intérieur de la Colonie quelques villages d'Iroquois qui se sont convertis & soumis au Gouvernement François, autant que des Sauvages peuvent s'y soumettre. Ils nous ont rendu & rendent encore des services très-importans, sur-tout pendant la guerre.

Les Hurons occupoient autrefois les terres situées entre les lacs Huron, Erié & Ontario. Ils en ont été chassés par les

Hurons, des Népiſſings, &
des Outaoüacs, auxquels

Iroquois. Ceux qui n'ont pas été incorporés avec les vainqueurs, n'ont eu d'autre reſſource que de ſe retirer auprès des Colonies Françoiſes. Cette Nation paſſe pour la plus ſpirituelle de ce continent, elle eſt actuellement réduite à un très-petit nombre.

Les Nepiſſings demeurent au Nord-Eſt du lac Huron, aux environs d'un lac qui porte le nom de ces Peuples. Suivant le P. Charlevoix, ce ſont les vrais Algonquins qui ont dû faire autrefois une nation nombreuſe, puiſque leur langue eſt la plus répandue de toutes celles qui ſubſiſtent dans cette partie de l'Amérique.

Les Outaoüacs fréquentent ordinairement la riviere connue ſous leur nom. Elle ſe jette dans le fleuve S. Laurent quelques lieues au-deſſus de Monreal. Ces trois dernieres Nations ſont alliées des François depuis l'établiſſement de la Colonie.

M. Péset, Prêtre, & le Pere de la Bertonniere, Jesuite, servoient d'Aumôniers. Ces troupes commandées par Monsieur de Lignerie, avoient commission d'aller détruire une Nation appellée *les Renards* (1), dont la principale habitation est éloignée de Monreal d'environ quatre cens cinquante lieues.

Nous partîmes le cinq Juin 1728, & montâmes près de

(1) Le vrai nom de ces Peuples est *les Outagamis*. Leur pays est placé à l'Ouest du lac Michigan, autrement dit des Illinois. Les Renards ont été presque entierement détruits par les armes des François & des Sauvages, leurs Alliés.

cent cinquante lieues la grande Riviere qui porte le nom des Outaoüacs, & qui eſt remplie de ſauts & de portages. Nous la quittâmes à Mataoüan pour prendre celle qui conduit au lac Népiſſing ou Mipiſſing; ſon cours eſt de trente lieues, & ſe trouve coupé de ſauts & de portages comme celle des Outaoüacs. De cette riviere nous entrâmes dans le lac dont la largeur eſt d'environ huit lieues, & de ce lac la Riviere des François nous conduiſit bien vîte dans le lac Huron, où elle ſe jette après avoir parcouru plus de trente lieues avec beaucoup de rapidité.

Comme il n'est pas possible que beaucoup de personnes aillent ensemble sur ces petites rivieres, on étoit convenu que ceux qui passeroient les premiers attendroient les autres à l'entrée du lac Huron, dans un endroit nommé la Prairie, & qui est en effet très-belle. C'est-là que j'ai vû pour la premiere fois des Serpens à sonnettes (1) dont la morsure est mortelle; lorsque j'aurai le plaisir

(1) Le Serpent à sonnettes est ordinairement de la grosseur & de la longueur des plus grandes Couleuvres de France. On en trouve quelquefois de beaucoup plus gros, puisqu'on en a vû

de vous voir, je vous parlerai plus particulierement de ces animaux, il suffit à présent de vous dire qu'aucun des nôtres n'en fut incommodé.

---

qui étoient capables d'avaler un Lapin. Il a le col plat, la tête petite, les couleurs assez vives, dont le jaune pâle est la couleur dominante. Sa queue est écailleuse, un peu applatie, & l'on prétend qu'elle croît tous les ans d'une rangée d'écailles. Elle est terminée par plusieurs petits corps durs, unis deux à deux, & enveloppés d'une membrane mince, transparente, séche, de façon que cet animal ne peut se remuer sans rendre un certain bruit que l'on entend d'environ 30 pas. On trouve dans le pays une Plante connue sous le nom de ce Serpent, dont la racine broyée & appliquée, est un remede infaillible contre le venin de ce reptile. (Le P. Charlevoix N. Mémoires de la Louisiane.)

Le vingt-six Juillet, nous fûmes tous réunis, je célebrai la Messe que j'avois différée jusqu'à ce tems, & le lendemain nous partîmes pour nous rendre à Michillima ou Missillima Kinac, qui est un poste situé entre les lacs Huron & Méchigan. Quoique nous eussions cent lieues à faire, le vent nous fut si favorable, que nous arrivâmes en moins de six jours. On y resta quelque tems pour raccommoder ce qui avoit été endommagé dans les portages & dans les sauts, j'y bénis deux drapeaux, & y enterrai quelques Soldats que la fati-

gue ou la maladie nous avoit enlevés.

Le 10 Août, nous partîmes de Michillima-Kinac & fûmes dans le lac Méchigan. Le vent qui nous y retint deux jours donna le tems à nos Sauvages d'aller à la chasse; ils en rapporterent de l'Orignac (1) & du Caribouc,

---

(1) L'Orignac ou original est ce qu'on appelle en Allemagne, Pologne & Russie, *Elan* ou *la Grand-bête*. Cet animal a dans le Canada la grosseur d'un Cheval, ou d'un Mulet d'Auvergne, son bois est presque aussi long que celui du Cerf, mais il est plus large, incliné sur le dos, plat & fourchu comme celui du Daim, sa queue est très-courte, son poil est mêlé de gris-blanc & de rouge-noir. Le Caribouc est moins haut que l'original, &

& furent assez honnêtes pour nous en offrir une partie. Nous fîmes d'abord quelques façons, mais ils nous forcerent d'accepter leur présent, & nous dirent que puisque nous avions partagé avec eux les fatigues de la route, il étoit juste qu'ils partageassent avec nous les soulagemens qu'ils y avoient trouvés, & qu'ils croiroient n'être point hommes s'ils en usoient au-

tient plus de l'Ane que du Cheval ou du Mulet, il égale pour le moins le Cerf en agilité. Il ne différe de la Rene, si célébre dans les pays septentrionaux de l'Europe, que par son poil qui est brun ou un peu roux. (Charlevoix Lahontan.)

trement envers les autres hommes. Ce diſcours qu'un des nôtres me rendit en françois, me toucha ſenſiblement. Quelle humanité dans des Sauvages! & combien ne ſe trouve-t'il pas d'hommes en Europe auxquels le titre de barbares conviendroit beaucoup mieux qu'aux habitans de l'Amérique.

La généroſité de nos Sauvages leur mérita une vive reconnoiſſance de notre part; il y avoit déja du tems que n'ayant point trouvé d'endroits propres à la chaſſe, nous avions été contraints de ne manger que du lard. Ce

qu'ils nous donnerent d'Orignac & de Caribouc, remédia au dégoût que nous commencions d'avoir pour notre nourriture ordinaire.

Le quatorze du même mois, nous continuâmes notre route jusqu'au Détour de Chicagou ; & de-là, en faisant la traverse du Cap à la Mort, qui est de cinq lieues, nous reçûmes un coup de vent qui poussa contre la côte plusieurs canots qui ne purent doubler une pointe pour se mettre à l'abri : ils furent brisés dans ce choc, & l'on fut obligé de disperser dans les autres les hommes qui par le

plus grand bonheur du monde avoient tous échappé au danger.

Le lendemain, nous traversâmes aux Folles-Avoisnes (1), afin d'en inviter les habitans à venir s'opposer à notre descente ; ils donnerent dans le panneau, & furent entierement défaits.

Nous allâmes camper le jour suivant à l'entrée d'une riviere nommée *la Gasparde* ;

---

(1) Le vrai nom de ces peuples est *les Malomines*. On les appelle Folles-Avoisnes du nom d'une espéce de Ris qui croît en abondance & sans culture dans les terres marécageuses de ces Cantons : la plupart de ces Peuples en font leur principale nourriture.

nos Sauvages entrerent dans le bois, & en rapporterent plusieurs chevreuils. Cette espece de gibier est fort commune en cet endroit, aussi en fîmes-nous notre provision pour quelques jours.

Le 17 vers midi, nous fîmes halte jusqu'au soir, afin de n'arriver que la nuit au poste de la Baye. Nous voulions surprendre les ennemis que nous sçavions être chez les Sequis leurs alliés, dont le village est auprès du fort Saint-François. Nous nous mîmes en route dans l'obscurité, & arrivâmes à minuit à l'entrée de la riviere des Re-

nards où eſt bâti notre Fort. Auſſi-tôt que nous y fûmes, Monſieur de Lignerie envoya quelques François au Commandant pour ſçavoir s'il y avoit en effet des ennemis dans le village des Saquis, & ayant appris qu'il devoit y en avoir, il fit paſſer de l'autre côté de la riviere tous les Sauvages, avec un détachement de François, pour environner l'habitation, & ordonna que le reſte de nos troupes y entrât. Quelques précautions que l'on eût priſes pour cacher notre arrivée, les ennemis en eurent connoiſſance, & tous ſe ſauve-

rent, à l'exception de quatre, dont on fit présent à nos Sauvages, lesquels, après s'en être bien divertis, les tuerent à coups de fleches.

Je fus avec peine témoin de cet horrible spectacle, & je ne pouvois accorder avec la façon dont nos Sauvages m'avoient paru penser quelques jours auparavant, le plaisir qu'ils prenoient à faire souffrir ces malheureux, en les faisant passer par l'horreur de trente morts avant de leur ôter la vie. J'aurois bien voulu leur demander s'ils n'appercevoient pas comme moi cette opposition de sentimens,

& leur repréſenter ce que je voyois de condamnable dans leur procédé; mais ceux des nôtres qui pouvoient me ſervir d'interprêtes, étoient de l'autre côté de la riviere, & je fus obligé de remettre à une autre fois à ſatisfaire ma curioſité.

Après ce petit coup de main, nous montâmes la riviere des Renards, qui eſt toute pleine de rapides, & dont le cours eſt d'environ 35 à 40 lieues. Le 24 Aout, nous arrivâmes au village des Puants (1) bien diſpoſés à

(1) Cette nation habite aux environs de la Baye qui porte le même nom, &

détruire ce que nous y trouverions d'habitans ; mais leur fuite avoit prévenu notre arrivée, & nous ne pûmes que brûler leurs cabanes & ravager leur bled d'Inde, qui leur sert de nourriture principale.

Nous traversâmes ensuite le petit lac des Renards au bout duquel nous campâmes ; & le lendemain, jour de S. Louis, nous entrâmes après

---

qui est un Golfe ou Cul-de-sac formé par le lac Michigan ou des Illinois. Ce mot *Puant*, dans la langue de ces peuples, n'emporte pas le même sens que nous lui donnons ordinairement. Ils appellent ainsi la mer ; & suivant cette notion, le mot *Puant* pourroit signifier le peuple maritime. (*Rel. du Canada.*)

la Meſſe, dans une petite riviere qui nous conduiſit dans une eſpece de marais, ſur le bord duquel eſt ſituée la grande habitation de ceux que nous cherchions. Leurs alliés les Saquis les avoient ſans doute avertis de notre approche; ils ne jugerent pas à propos de nous attendre, & nous ne trouvâmes dans leur village que quelques femmes que nos Sauvages firent eſclaves, & un vieillard qu'ils brûlerent à petit feu, ſans paroître avoir aucune répugnance à commettre une action auſſi barbare.

Cette cruauté me parut

beaucoup plus marquée que celle qu'ils avoient exercée contre les quatre Sauvages que l'on avoit pris dans le village des Saquis. Je saisis cette occasion & cette circonstance pour satisfaire la curiosité dont je vous parlois il y a un moment. Il y avoit un de nos François qui sçavoit la langue Iroquoise ; je le priai de dire aux Sauvages que j'étois surpris de les voir faire souffrir avec tant de plaisir un pareil supplice à ce malheureux vieillard, que le droit de la guerre ne s'étendoit pas jusque-là, & qu'il me sembloit qu'une telle barbarie dé-

mentoit les principes dans lesquels ils m'avoient parus être à l'égard de tous les hommes. Un Iroquois prit la parole, & dit, pour justifier ses camarades, que quand ils tomboient entre les mains des Renards & des Saquis, ils en recevoient des traitemens encore plus cruels, & que c'étoit la coutume parmi eux de traiter leurs ennemis comme ils en seroient traités s'ils étoient vaincus.

J'aurois fort souhaité sçavoir la langue du Sauvage qui avoit parlé, pour lui montrer ce qu'il y avoit de défectueux & de condamna-

ble dans sa réponse, mais il fallut me contenter de lui faire représenter que la nature, & particulierement la religion, exigeoient que nous fussions humains les uns envers les autres; que la modération devoit nous conduire en tout; que le pardon & l'oubli des maux que l'on nous fait, est une vertu dont la pratique nous est expressément ordonnée par le Ciel; que je concevois bien qu'ils ne devoient point épargner les Renards & les Saquis, mais qu'il ne falloit leur ôter la vie que comme à des rebelles & à des ennemis de l'Etat,

& non pas comme à leurs ennemis particuliers ; que leur vengeance étoit criminelle ; que descendre à des excès semblables à ceux dans lesquels ils étoient tombés envers les cinq hommes dont ils avoient inhumainement prolongé la vie pour les faire mourir dans les tourmens les plus cruels, c'étoit en quelque sorte justifier la barbarie qu'ils leur reprochoient ; que le droit de la guerre permettoit simplement d'ôter la vie à son ennemi, & non pas de s'enyvrer, pour ainsi dire, de son sang, & de le plonger dans le désespoir, en le

faisant

faisant mourir par une autre voie que celle des armes, & dans un autre lieu que celui du combat ; enfin que c'étoit à eux à donner aux Saquis & aux Renards l'exemple de cette modération, qui est le partage des bons cœurs, & qui fait admirer & aimer la Religion chrétienne, & conséquemment ceux qui la professent.

Je ne sçais si mon Interprête ne rendit pas bien tout ce que je venois de dire, mais le Sauvage ne voulut jamais convenir qu'il étoit parti d'un faux principe. J'allois encore lui faire dire quelques raisons,

lorſqu'on donna ordre de paſſer juſqu'au dernier Fort des ennemis. Ce poſte eſt ſitué ſur le bord d'une petite riviere qui ſe joint à une autre que l'on nomme *Ouiſconcin*, & qui ſe jette à trente lieues de-là dans le Miſſiſipi.

Nous n'y trouvâmes perſonne, & comme nous n'avions pas d'ordre d'aller plus loin, nous employâmes quelques jours à ruiner entierement la campagne, pour ôter à l'ennemi le moyen d'y ſubſiſter. Ce pays eſt aſſez beau, la terre y eſt fertile, le gibier commun & de très-bon goût, les nuits y ſont fort

froides, & les jours extrêmement chauds.

Après cette expédition, si toutefois on peut appeller de ce nom une démarche absolument inutile, nous reprîmes la route de Monréal, dont nous étions éloignés d'environ quatre cens cinquante lieues. En passant nous brûlames le Fort de la Baye; parce qu'étant trop voisin des ennemis, il n'auroit pas été une retraite sûre aux François que l'on y auroit laissés pour le garder. Les Renards animés par les ravages que nous avions faits sur leurs terres, & persuadés que nous ne

viendrions pas une ſeconde fois dans leur pays, dans l'incertitude d'y trouver des habitans, auroient pû obliger nos troupes à ſe renfermer dans le Fort, les y auroient attaqués & peut-être vaincus. Lorſque nous fûmes à Michillima-Kinac, le Commandant donna carte-blanche à tout le monde. Il nous reſtoit encore trois cens lieues à faire, & les vivres nous auroient infailliblement manqué, ſi nous n'avions pas fait nos efforts pour arriver promptement. Les vents nous favoriſerent dans le paſſage du lac Huron, mais nous eûmes des

pluies presque continuelles en remontant la riviere des François, en traversant le lac Népissing, & sur la petite riviere de Mataouan : elles cesserent lorsque nous entrâmes dans le fleuve des Outaouacs. Je ne puis vous exprimer avec quelle vîtesse nous descendîmes cette grande riviere : l'imagination seule peut en prendre une juste idée. Comme j'étois avec des gens que l'expérience avoit rendus habiles à sauter les rapides, je ne fus pas des derniers à Monréal ; j'y arrivai le 28 Septembre, & n'en sortis qu'au Printems pour obéir

à l'ordre qui me fut donné de defcendre à Québec.

Je ne fus pas plûtôt arrivé dans cette ville, que notre Commiffaire me deftina pour le pofte de Niagara (1) qui

---

(1) Niagara eft un établiffement François, avec un Fort fitué fur le lac Ontario, à peu de diftance de la fameufe Cataracte ou Sant qui porte ce nom. En 1678, M. de la Salle jetta dans ce lieu les fondemens d'un Fort. Il fut obligé d'interrompre fon travail, & de le fortifier feulement de paliffades, par ménagement pour les Iroquois qui en prenoient ombrage; mais la Colonie ayant depuis déclaré la guerre à ces peuples, le fort fut achevé en 1686, à la vûe des Iroquois, & même aux pieds de leurs habitations. Par la paix qui fut conclue dans la fuite, ils céderent aux François leurs habitations voifines de Niagara. (le

est un nouvel établissement avec une forteresse située à l'entrée d'une belle riviere qui porte le même nom, & qui est formée par la fameuse chûte de Niagara au sud du lac Ontario & à 6 lieues de notre Fort.

Je repris donc la route de Monréal, & de-là je passai à Frontenac (1), ou Catara-

---

Chevalier de Touti.) Ce Fort a été mis dans un meilleur état depuis la paix d'Utrecht. C'est de-là sans doute que l'Auteur le traite de nouvel établissement.

(1) Ce fort fut projetté en 1672 par M. de Courcelles, Gouverneur Général du Canada. On étoit alors en paix avec les Iroquois, & l'on appréhendoit leur opposition. M. de Courcelles convoqua

kouy, qui eſt un Fort bâti à l'entrée du lac Ontario. Quoiqu'il ne ſoit éloigné de Monréal que de quatre-vingt lieues, nous fûmes quinze jours à nous y rendre, à cauſe des rapides qu'il faut monter. Nous y attendîmes quelque tems que les vents nous deviinſſent favorables; car on y quitte

leurs Députés dans ce lieu, qui étoit nommé par les Sauvages *Catarocouy*, où il ſe rendit lui-même. Les Iroquois s'y trouverent en grand nombre; ils applaudirent au deſſein du Gouverneur Général, mais ce projet ne fut exécuté qu'en 1673, par M. le Comte de Frontenac ſon ſucceſſeur, dont le Fort a pris le nom. On l'appelle auſſi *Fort de Catarocouy*. (le P. Charlevoix.)

quitte le canot pour prendre un bâtiment que le Roi a fait construire exprès pour le transport de Niagara. Ce bâtiment, qui est d'environ quatre-vingt tonneaux de port, est fort léger, & fait quelquefois ce trajet, qui est de soixante & dix lieues, en moins de trente-six heures. Le lac est fort sain, sans écueils, & très-profond; j'ai jetté dans le milieu près de cent brasses de lignes, sans pouvoir en trouver le fond; sa largeur peut être d'environ trente lieues, & sa longueur d'environ quatre-vingt-dix.

Nous mîmes à la voile le

22 Juillet, & nous arrivâmes à notre poſte le 27 au matin. Je trouvai l'endroit fort agréable; la chaſſe & la pêche y produiſent beaucoup, les bois y ſont de toute beauté, & remplis ſur-tout de noyers, de châtaigniers, de chênes, d'ormes & de hérables, comme il ne s'en trouve point en France.

La fiévre traverſa bien-tôt les plaiſirs que nous goûtions à Niagara, & nous incommoda juſqu'à l'entrée de l'Automne qui diſſipa le mauvais air. Nous paſſâmes l'Hiver aſſez tranquillement, je pourrois même dire aſſez agréa-

blement, si le vaisseau qui devoit nous apporter nos rafraîchissemens n'eût pas été contraint, après avoir essuyé une horrible tempête sur le lac, de relâcher à Frontenac, & ne nous eût mis par-là dans la nécessité de ne boire que de l'eau.

Comme la saison étoit avancée, il n'osa remettre à la voile, & nous ne reçûmes nos provisions que le premier jour de Mai.

Depuis la Saint-Martin, le manque de vin m'avoit empêché de célébrer la Messe; aussi-tôt que le bâtiment fut arrivé, je fis faire la Pâque à

toute la garnison, & je partis pour le Détroit (1) à la sollicitation d'un Religieux de mon Ordre qui y étoit Missionnaire. Il y a 100 lieues de Niagara à ce poste, qui est situé à 6 lieues de l'entrée d'une fort belle riviere, environ 15 lieues en-deçà du fond du lac Érié.

Ce lac, qui peut avoir 100

(1) L'Etablissement François que l'Auteur appelle *le Détroit*, consiste en un Fort à qui l'on a donné le nom de *Pontchartrain*. Plusieurs Sauvages de différentes nations se sont établis dans le voisinage du Fort. Ce poste est situé sur le Détroit qui joint le lac Huron au lac Erié. C'est de-là qu'on lui donne quelquefois le nom de *Fort du Détroit*.

lieues de long & 30 de large, est fort plat, & par conséquent mauvais quand il vente; vers le nord, au dessus de la grande pointe d'Ecorres, il est bordé de sables fort hauts, de sorte que si l'on étoit pris de vent dans les endroits où il n'y a point de débarquement, ce qui ne se trouve que toutes les trois lieues, l'expérience a fait voir qu'il faudroit nécessairement périr.

J'arrivai au Détroit le dix-septiéme jour depuis mon départ; le Religieux que j'allois visiter me reçut d'une maniere qui caractérisoit à merveille

le plaiſir que nous ſentons ordinairement lorſque nous trouvons un de nos compatriotes dans un pays éloigné ; ajoûtez à cela que nous étions du même Ordre, & que le même motif nous avoit éloignés de notre patrie. Je lui étois donc cher par plus d'un endroit, auſſi n'oublia-t-il rien pour me marquer combien il étoit ſenſible à ma viſite. C'étoit un homme un peu plus âgé que moi, & très-recommandable par les ſuccès qu'avoient eu ſes travaux apoſtoliques. Sa maiſon étoit agréable & commode, c'étoit, pour ainſi dire, ſon

ouvrage, & le séjour de la vertu.

Il partageoit le tems qui n'étoit pas rempli par les devoirs de sa charge, entre l'étude & les occupations de la campagne; il avoit quelques livres, & le choix qu'il en avoit fait, donnoit une idée de la pureté de ses mœurs & de l'étendue de ses connoissances. La langue du pays lui étoit assez familiere, & la facilité avec laquelle il la parloit, le rendoit cher à plusieurs Sauvages qui lui communiquoient leurs réflexions sur toute sorte de sujets, & principalement sur la Religion. L'affa-

bilité attire de la confiance ; & personne n'en méritoit plus que ce Religieux.

Il avoit poussé la complaisance envers quelques habitans du Détroit, jusqu'à leur apprendre la langue Françoise. Parmi ceux-là, j'en ai vû plusieurs dont le sens droit & le jugement solide & profond auroient fait des hommes admirables, même en France, si leur esprit avoit été cultivé par l'étude. Pendant tout le tems que je restai chez ce Religieux, je trouvois tous les jours de nouvelles raisons d'envier un sort pareil au sien. En un mot,

il étoit heureux, à la façon dont les hommes doivent l'être, pour ne point rougir de leur bonheur.

Après avoir fait au Détroit ce qui m'y avoit attiré, je repris le chemin de Niagara, où je restai encore deux ans; j'appris pendant ce tems assez de la langue des Iroquois & des Outaoüacs, pour m'entretenir avec eux. Cette étude me procura d'abord le plaisir de lier conversation avec quelques Sauvages, lorsque j'allois me promener aux environs de mon poste. Dans la suite vous verrez qu'elle me fut d'une grande utilité, &

qu'elle me ſauva la vie.

Lorſque mes trois ans de réſidence à Niagara furent expirés, on me fit relever; c'eſt la coutume, & je fus paſſer l'hiver au couvent de Québec.

Ce fut pour moi une grande ſatisfaction de paſſer là cette ſaiſon rigoureuſe. Si l'on n'y a point de ſuperflu, du moins n'y manque-t-on pas du néceſſaire; & ce qui n'eſt pas le plus petit agrément, on y reçoit des nouvelles de ſa patrie, & on y trouve des gens avec qui l'on peut s'en entretenir.

L'Aumônier du fort Frontenac ou Catarakoüy, tom-

ba malade au commencement du printems, & notre Commissaire me destina pour aller occuper sa place. Je vous ai déja parlé de la situation de ce poste; on y vit agréablement, & le gibier se trouve en abondance dans les marais dont Frontenac est environné.

Je n'y restai que deux ans; on me rappella à Monréal, & quelque tems après on m'envoya à la pointe de la Chevelure dans le lac Champelain (1). Il ne sera pas sans

(1) Le lac Champelain porte le nom de M. Champelain, Fondateur de Qué-

doute inutile de vous apprendre pourquoi cette pointe porte le nom de *Chevelure* : lorſque dans leurs courſes les Sauvages tuent quelqu'un, ils ont la coutume de lui enlever

---

bec & premier Gouverneur du Canada, qui en fit la découverte. Ce lac ſe décharge dans le fleuve Saint-Laurent, par une riviere nommée ci-devant *des Iroquois*, ou *de Richelieu*, & plus connue à préſent ſous le nom de *Sorel*. En 1664, les François éleverent trois Forts pour mettre la Colonie à l'abri des incurſions des Iroquois, qui deſcendoient ordinairement par cette riviere. L'année ſuivante on bâtit un quatriéme Fort dans une iſle du lac Champelain, qui fut nommé *Sainte-Anne*, & qui porta enſuite le nom de *la Motte*, du nom du Capitaine qui avoit préſidé à ſa conſtruction. (*Relat. annuelles du Canada.*)

la chevelure, qu'ils apportent au bout d'une perche, pour prouver qu'ils ont défait leur ennemi. Cette cérémonie, ou si vous voulez cette coutume commença sur cette pointe, après une espece de combat où beaucoup de Sauvages furent dépouillés de leur chevelure, qui donna le nom au lieu où se livra la bataille.

Le lac Champelain peut avoir 55 lieues de long; il est semé de plusieurs isles très-agréables, & son eau, qui est très-bonne, le rend extrêmement poissoneux. Le fort que nous avons dans cet endroit porte le nom de

S. Frédéric; sa situation est avantageuse, car il est bâti sur une pointe assez élevée, & distante d'environ 15 lieues du fond du lac, vers le nord; il sert de clef à la Colonie de ce côté-là; c'est-à-dire du côté des Anglois, qui n'en sont éloignés que de 20 ou 30 lieues.

J'y arrivai le 17 Novembre 1735. La saison qui commençoit à être rigoureuse multiplia les fatigues de notre route; c'est une des plus pénibles que j'aye faite dans le Canada, si toutefois j'en excepte mon naufrage. Vous serez le maître d'en juger.

Le jour de mon départ de Chambly, poste éloigné de Saint-Frédéric d'environ 40 lieues, nous fûmes obligés de coucher dehors, & pendant la nuit il nous tomba près d'un pied de neige. L'hyver continua comme il avoit commencé, & quoique nous fussions logés, nous ne souffrîmes pas moins que si nous avions été en pleine campagne. Le bâtiment où l'on nous avoit mis n'étoit pas encore achevé; nous n'y étions que médiocrement à couvert de la pluie, & les murailles, qui avoient douze pieds d'é-

paiſſeur, n'étant achevées que depuis peu de jours, ajouterent encore aux incommodités que nous recevions de la neige & de la pluie. Beaucoup de nos Soldats furent attaqués du ſcorbut, & nous fûmes tous tellement incommodés des yeux, que nous craignions de perdre la vûe ſans reſſource. Nous n'étions pas mieux nourris que logés; à peine trouve-t-on aux environs de ce poſte quelques perdrix, & pour y manger du chevreuil, il faut aller le chercher juſqu'au lac du Saint-Sa-

crement (1), qui en est éloigné de 7 ou 8 lieues.

---

(1) Le lac du Saint-Sacrement est situé au sud du lac Champelain. Il y a communication entre les deux lacs, mais un Saut interrompt la navigation de l'un à l'autre. Il fut ainsi nommé en 1646 par le P. Isaac Jogues, Jésuite, qui y arriva avec le sieur Bourdon la veille de la fête du Saint-Sacrement. Ce Missionnaire établit la même année une Mission chez les Agniez, une des nations Iroquoises; elle habite aux environs de ce lac. Les Hollandois avoient alors un fort à peu de distance des terres des Agniez, & ce fort étoit situé sur une riviere nommée *Maurice*, dont le cours tendoit au sud. Les François & les Hollandois entretenoient une bonne intelligence. Les deux nations étoient unies au point que les François, lorsqu'ils avoient guerre avec les Iroquois, étoient avertis par les Hollandois, des mouvemens & des projets de ces peu-

On vint achever notre bâtiment dès que la ſaiſon put le permettre, mais nous aimâmes mieux camper pendant l'Eté que d'y reſter plus long-tems. Nous ne fûmes pourtant pas plus à notre aiſe, car la fievre nous ſurprit tous,

---

ples, qui venoient à leur connoiſſance. Quand les François établirent en 1656, du conſentement des Iroquois, un fort avec du canon, au bourg d'Onnontagué, que l'on peut regarder comme la place principale de ces peuples, puiſque c'eſt le lieu de l'aſſemblée générale de la République Iroquoiſe, les Hollandois féliciterent les François ſur leur arrivée. Les Anglois qui ont pris & retenu, par droit de bienſéance la Nouvelle-Hollande, n'ont pas conſervé les mêmes ſentimens de cordialité & de modérarion. (*Rel. annuelles du Canada.*)

& pas un de nous ne put jouir des agrémens de la campagne.

Cet état, je l'avoue, commençoit à m'être à charge, lorſque vers le mois d'Août, je reçus de mon Provincial une obédience pour retourner en France. Le Religieux que notre Commiſſaire envoya pour me relever, étoit de notre Province, & ſe nommoit Pierre Verquaillé. Il arriva le 21 de Septembre 1736 à Saint-Frédéric, & j'en partis le même jour à quatre ou cinq heures du ſoir.

Le lendemain nous eûmes un vent favorable qui nous

poussa jusqu'à la Pointe-au-Fer, éloignée de Chambly d'environ huit lieues.

Le 23 nous pensâmes périr en sautant le rapide de Sainte-Thérése ; ce fut là le dernier danger que je courus jusqu'à mon arrivée à Québec, où je comptois m'embarquer incessamment pour la France.

Voilà le récit abrégé des courses que j'ai faites dans une partie de la Nouvelle-France. Ceux qui ont voyagé dans ce pays, peuvent voir que je connois le terrein ; c'est à quoi je me suis plus particulierement attaché. Les relations de quantité de voyageurs

vous apprendront mille choses que je n'aurois fait que répéter après eux. En vous écrivant mes voyages, mon dessein a été de ne vous détailler que le naufrage que j'ai fait en revenant en France. Les circonstances qui l'ont accompagné sont tout-à-fait intéressantes : préparez votre cœur à l'attendrissement & à la tristesse. Tout ce qui me reste à vous écrire n'excitera votre curiosité qu'en augmentant votre compassion ; ne rougissez point de vous y livrer entierement ; les bons cœurs sont ordinairement sensibles aux malheurs des au-

tres. Qui ne s'attendrit point ſur les maux de ſes freres, porte, pour ainſi dire, un caractere de réprobation qui le ſépare avec juſtice de la ſociété humaine.

Je demeurai quelque tems à Québec pour attendre une occaſion de retourner en France; il s'en préſenta deux en même tems: la premiere étoit celle du vaiſſeau du Roi le Héros, & dont je ne profitai point; l'autre me fut offerte par le ſieur de Fréneuſe, Canadien, iſſu de la noble famille des d'Amours. La liaiſon qui étoit entre nous me fit accepter ſon offre avec

plaisir, & je ne pus me refuser à la priere qu'il m'avoit faite de lui servir d'Aumônier. C'étoit un très-galant homme, qu'une expérience de quarante-six années avoit rendu très-habile dans la navigation; & Messieurs Pacaud, Trésoriers de France & Armateurs à la Rochelle, n'avoient pas cru pouvoir confier leur navire appellé *la Renommée*, en de meilleures mains. Ce bâtiment étoit neuf, bon voilier, commode, chargé de trois cens tonneaux, & armé de quatorze pieces de canons.

Plusieurs Messieurs demanderent, pour leur sûreté &

leur agrément, à paſſer avec nous, de ſorte que nous étions cinquante-quatre hommes ſur ce vaiſſeau.

Nous levâmes l'ancre & mîmes à la voile le 3 de Novembre avec pluſieurs autres navires, & mouillâmes tous enſemble au Trou Saint-Patrice, à 3 lieues de Québec.

Le lendemain nous fîmes la traverſe, c'eſt-à-dire, que nous traverſâmes du ſud au nord le fleuve Saint-Laurent; nous arrivâmes le même jour au bout de l'iſle d'Orléans, diſtante de Québec d'environ neuf lieues, & nous jettâmes l'ancre au cap Maillard.

Le 5 nous appareillâmes pour passer le Gouffre; mais il nous fut impossible d'en venir à bout ce jour-là, & nous nous vîmes contraints de retourner à l'endroit d'où nous étions partis, pour éviter d'être entraînés par le courant, qui attire de fort loin à cet endroit.

Nous fûmes plus heureux le lendemain, car nous passâmes ce Gouffre sans danger, avec le sieur Veillon, qui commandoit un brigantin pour la Martinique, & qui comme nous n'avoit pû le passer la veille.

Les navires avec lesquels

nous avions mis à la voile, l'avoient paſſé dès la premiere fois, ainſi nous nous trouvâmes ſans compagnie & jettâmes l'ancre à la Prairie, proche l'iſle aux Coudres.

Le 7 nous continuâmes notre route juſqu'à l'iſle aux Liévres, & de-là juſqu'à Mathan, où il s'éleva un petit vent de nord dont notre Capitaine, qui en connoiſſoit la malignité, ſur-tout dans la ſaiſon où nous étions, nous avoua qu'il y avoit tout à craindre. Il jugea donc à propos de relâcher pour trouver un mouillage, c'eſt-à-dire un endroit propre à nous ſervir

d'abri contre la tempête qui nous menaçoit. Peu de tems après les vents nous obligerent à virer de bord, & le lendemain 11 du mois, vers 8 heures du soir, ils se jetterent au nord-nord-est, au nord-est, à l'est-nord-est, à l'est, enfin jusqu'au sud-sud-est, où ils dominerent près de deux jours. Pendant tout ce tems nous louvoyâmes le long de l'isle Anticosti (1),

(1) L'isle d'Anticosti est placée à l'embouchure, & presque au milieu du fleuve Saint-Laurent. Elle est beaucoup plus longue que large, & s'étend environ 40 lieues, nord-est & sud-ouest; elle est sans habitans, du moins sédentaires. On n'y trouve aucun port où un

les ris pris dans nos huniers ; mais dès que les vents eurent ſauté au ſud-ſud-oueſt , nous gouvernâmes ſur le compas au ſud-eſt-quart-d'eſt, & au ſud-eſt, juſqu'au 14 au matin. Ce jour-là nous tâchâmes de faire côte , mais nous échouâmes à un quart de lieue de terre , ſur la pointe d'une batture de roches plates , éloignée d'environ huit lieues de la pointe méridionale de l'iſle Anticoſti.

Les coups de talon que notre navire donnoit , étoient

---

vaiſſeau puiſſe être en ſûreté. (Charlevoix.)

si fréquens, que nous craignions à chaque minute de le voir ouvrir sous nos pieds. Il falloit que le tems fût bien mauvais, & que les Matelots désesperassent beaucoup de notre salut, puisqu'aucun d'eux ne voulut travailler à serrer notre mâture & les voiles, quoique la fatigue qu'ils caussoient au bâtiment pût avancer notre perte. L'eau entroit avec abondance; la crainte avoit ôté la présence d'esprit à plus de la moitié de nos gens, & le désordre général sembloit nous annoncer notre mort.

Sans notre Canonier, no-

tre ſituation ſeroit devenue bien plus affreuſe; il courut à la ſoute au biſcuit (1), & quoique l'eau y fût déja, il en jetta une partie en entre-pont. Il penſa auſſi que quelques fuſils, un barril de poudre, & une caiſſe de gargouſſes, nous deviendroient utiles en cas que nous échapaſſions au danger; c'eſt pourquoi il fit transporter tout cela dans les hauts. Sa précaution ne fut pas inutile, &

---

(1) Soute eſt le plus bas des étages de l'arriere du vaiſſeau. Il eſt ordinairement enduit de plâtre, pour mieux conſerver les poudres & le biſcuit.

ſans les effets qu'elle produiſit, je n'aurois pas la conſolation de vous donner cette relation. La mer étoit auſſi forte que le vent, ni l'une ni l'autre ni diminuoient ; les vagues avoient emporté notre gouvernail, & nous fûmes obligés de couper notre mât d'artimon pour le jetter à bas-bord (1). Nous mîmes enſuite notre canot à la mer, en prenant toutefois la précaution de le paſſer en avant,

(1) Bas-bord ſe dit du côté du vaiſſeau qui eſt à main gauche, en regardant vers la proue. Le côté de la main droite s'appelle *Stribord*, du mot *Dextribord*, dont on ſe ſervoit autrefois.

de peur qu'il ne fût poussé & brisé contre le navire. La vûe de la mort, & l'espérance de la retarder, donna du courage à tout le monde, & quoique nous fussions sûrs d'être malheureux dans cette isle inhabitée, du moins pendant plusieuas mois, chacun de nous croyoit gagner beaucoup en s'exposant à tout souffrir pour se conserver la vie.

Après avoir mis notre canot à la mer, nous suspendîmes la chaloupe aux palans (1), afin d'embarquer

(1) Palans, sont de gros cordages gar-

plus aisément tout ce que nous avions, & gagner bien vîte le large, pour nous préserver de la mer, qui nous auroit peut-être poussés contre le vaisseau, si nous ne nous en étions pas éloignés promptement. Mais c'est en vain que les hommes s'appuyent sur leur prudence ; lorsque Dieu veut appésantir sa main sur eux, toutes leurs précautions sont inutiles.

---

nis de pâles de fer par un bout, & amarés de l'autre à une des vergues. On se sert de ces cordages pour enlever les fardeaux dans le vaisseau.

Nous entrâmes dans la chaloupe au nombre de vingt perſonnes, & dans l'inſtant la boucle du palan de devant manqua ; jugez de notre état : la chaloupe reſta ſuſpendue par derriere, & de ceux qui étoient dedans, pluſieurs tomberent dans la mer, d'autres reſterent attachés aux barres, & quelques-uns, par le moyen des cordages qui pendoient le long du navire, remonterent dans le bord.

Le Capitaine voyant ce déſaſtre, fit couper ou filer le palan de derriere, & la chaloupe étant revenue à ſa ton-

ture (1), je me rejettai dedans pour sauver Messieurs Lévêque & Dufresnois qui étoient prêts d'être noyer. Pendant ce tems, la mer maltraita si fort notre chaloupe, que l'eau y entroit de tous côtés. Point de gouvernail, point de force, un vent affreux, une pluye continuelle, une mer en fureur & dans son reflux; que pouvions-nous esperer qu'une fin prochaine? Nous fîmes pourtant nos efforts pour gagner le large; une partie jettoit l'eau, un avi-

(1) On dit qu'un bâtiment est revenu à sa tonture, lorsqu'étant à l'eau, il se trouve dans une bonne & juste assiete.

ron nous ſervoit de gouvernail, tout nous manquoit ou nous étoit contraire, & pour comble de malheur, deux vagues qui nous couvrirent, nous donnerent de l'eau juſqu'aux genoux; une troiſiéme auroit infailliblement fait fondre notre chaloupe ſous nos pieds. Nos forces diminuoient à meſure qu'elles nous devenoient plus néceſſaires, nous avancions fort peu; nous craignions avec raiſon que notre chaloupe ne fût pleine d'eau avant que nous puſſions toucher terre. La pluye nous empêchoit de diſtinguer les endroits propres à un débar-

quement, tout ce que nous voyions, nous paroissoit fort escarpé, ou plûtôt nous ne voyions que la mort.

Je crus qu'il étoit tems d'exhorter tout le monde à se mettre, par un acte de contrition, en état de paroître devant Dieu. J'avois jusque-là différé de le faire pour ne point augmenter l'épouvante ou diminner le courage; mais il n'y avoit plus à reculer, & je ne voulois pas avoir à me reprocher de ne m'être pas acquitté de mon devoir. Chacun fit sa priere, & après le *Confiteor*, je donnai l'absolution générale. C'é-

toit un ſpectacle bien touchant que tous ces hommes qui travailloient à jetter l'eau & à ramer, dans le tems qu'ils prioient le Seigneur d'avoir pitié d'eux, & de leur pardonner les fautes qui pouvoient les rendre indignes de participer à ſa gloire; enfin ils étoient diſpoſés à la mort, & l'attendoient ſans murmurer. Pour moi, je recommandai mon ame à Dieu; je récitai le *Miſerere* à voix haute, tout le monde le répétoit après moi. Je ne voyois plus d'eſpérance, la chaloupe étoit prête à couler à fond, & je m'étois déja couvert la tête

de mon manteau, pour ne point voir l'instant de notre perte, lorsqu'un tourbillon de vent nous poussa brusquement à terre.

Vous pouvez vous imaginer avec quel empressement nous sortîmes de la chaloupe; mais nous ne sûmes pas d'abord à l'abri du danger : plusieurs vagues nous couvrirent à différentes reprises, quelques-unes nous abbatirent, & peu s'en fallut qu'elles ne nous emportassent dans la haute mer; nous résistâmes pourtant à leur violence, & nous en sûmes quittes pour avaler beaucoup d'eau & de sable.

Dans ce déſordre, quelqu'un eut la préſence d'eſprit de prendre l'amarre ou cordage qui étoit attaché à la chaloupe, afin de la retenir; nous étions perdus ſans cette précaution, comme vous le verrez dans la ſuite.

Notre premier ſoin fut de remercier Dieu de nous avoir délivrés d'un ſi grand danger; & en effet, ſans un ſecours particulier de la Providence, il étoit impoſſible que nous évitaſſions la mort. Nous étions ſur une petite pointe de ſable, ſéparée du gros de l'iſle par une riviere qui ſort d'une baye un peu au-deſſus

de

de l'endroit où nous nous trouvions. Ce fut avec une peine extrême que nous traversâmes cette riviere ; sa profondeur nous exposa à périr une troisiéme fois. La mer qui commençoit à se retirer nous permit enfin d'aller prendre ce que nous avions dans la chaloupe, & de l'apporter dans l'isle ; ce fut pour nous une nouvelle fatigue, mais il n'y avoit pas à différer. Nous étions mouillés jusqu'aux os, tout ce que nous avions l'étoit aussi, comment en cet état pouvoir faire du feu ? nous en vînmes pourtant à bout après un tems considé-

rable ; il nous étoit plus nécessaire que tout autre secours, & quoiqu'il y eût déja du tems que nous n'avions pris aucune nourriture, & que la faim dût nous presser, nous ne pensâmes à satisfaire ce besoin, qu'après que nous nous fûmes un peu réchaufés.

Vers trois heures après midi le canot vint à terre, avec six hommes seulement ; la mer étoit si grosse, qu'il n'étoit pas possible que plus de personnes s'y exposassent. Nous allâmes au devant, & prîmes toutes les précautions nécessaires pour le tirer à nous

sans l'endommager. C'étoit notre unique ressource ; sans ce canot, nous n'aurions jamais pû aller chercher dans le navire les vivres que le Canonier avoit sauvés, ni ramener les dix-sept hommes qui étoient encore dans le bord.

Personne n'osa pourtant entreprendre d'y aller ce jour-là. Nous passâmes la nuit bien tristement. Le feu que nous avions fait n'avoit encore pû nous sécher, & nous n'avions rien qui pût nous servir de couverture dans une saison si rigoureuse. Le vent nous paroissoit augmenter, & quoique le navire fût fort, neuf,

& bien lié, nous croyions avoir lieu de craindre qu'il ne pût tenir jusqu'au lendemain sans se briser, & que ceux qui y étoient ne périssent misérablement. Vers minuit les vents diminuerent, la mer s'adoucit, & dès la pointe du jour, voyant le navire dans le même état où nous l'avions laissé, plusieurs Matelots y allerent dans le canot, ils y trouverent tous nos gens en bonne santé, & qui avoient passé la nuit beaucoup plus à leur aise que nous, puisqu'ils avoient eu de quoi boire & manger, & qu'ils étoient à couvert. On mit quelques

vivres dans le canot, nos gens y passerent, & on les amena auprès de nous fort à propos, car la faim commençoit à nous presser cruellement.

Nous prîmes donc ce qui nous étoit nécessaire pour un repas, c'est-à-dire environ trois onces de viande pour chacun, un peu de bouillon & quelques légumes que nous y avions mis. Il falloit nous ménager, & ne pas nous exposer à manquer si-tôt de vivres. On envoya une seconde fois au navire pour sauver les outils du Charpentier, du gaudron, ce qui étoit nécessaire pour raccom-

moder la chaloupe, une hache pour couper du bois, & quelques voiles pour cabanner. Tout cela nous fut d'un grand ſecours, & principalement les voiles, car il tomba la nuit près de deux pieds de neige.

Le lendemain 16 Novembre, pendant que les uns allerent à bord (1) chercher des vivres, les autres travaillerent à tirer la chaloupe du ſable, & parvinrent à la mettre à ſec par le moyen d'une

(1) Bord, ſignifie tout le vaiſſeau, ainſi reſter à bord, aller à bord, ſignifie reſter dans le vaiſſeau, aller au vaiſſeau.

double calliorne (1). L'état où nous la trouvâmes, nous fit voir combien nous avions été près de notre perte, & nous ne pouvions comprendre comment elle avoit pû nous amener à terre. Nous employâmes tous nos soins à la remettre en état. La vergue d'artimon (2) qui étoit venue à la côte, nous servit à lui faire une quille (3).

---

(1) Calliornes, sont de gros cordages pour enlever & guinder en haut les fardeaux.

(2) La vergue est une longue piece de bois, suspendue aux mâts pour supporter les voiles. Celle d'artimon est couchée de biais sur le mât; les autres sont posées horisontalement.

(3) Quille, est la piece de charpente

Nous fîmes l'étambot (1) avec un morceau de bois que nous coupâmes dans la forêt; l'on fit les deux bordages du fond avec des planches que l'on alla chercher à bord, enfin elle fut rétablie aussi bien qu'il nous étoit possible de le faire.

Pendant le tems que l'on travailla au rétablissement de la chaloupe, nous ne faisions qu'un

qui s'étend depuis la proue jusqu'à la poupe, & qui soutient tout le corps du bâtiment.

(1) Etambot ou Etambord, est une piece de bois élevée sur la quille pour soutenir la poupe, & principalement le gouvernail.

qu'un repas dans vingt-quatre heures, encore étoit-il plus modique que celui dont je vous ai parlé. Il étoit de la prudence d'en agir de la sorte: nous n'avions dans le navire que pour deux mois de vivres; c'est la provision ordinaire que l'on fait en partant de Québec pour la France; tout notre biscuit étoit perdu, & plus de la moitié de notre fourniture avoit été consumée ou gâtée pendant les onze jours que nous avions été à la mer. Ainsi, avec toute l'économie possible, nous n'avions que pour cinq semaines de vivres. Ce calcul,

ou ſi vous voulez cette réflexion, nous annonçoit notre mort au bout de quarante jours; car enfin il n'y avoit pas d'apparence que nous puſſions avant ce tems trouver l'occaſion de ſortir de cette iſle déſerte.

Les navires qui paſſent aux environs de cet endroit, ſont tout-à-fait hors de portée d'appercevoir les ſignaux qu'on pourroit leur faire; d'ailleurs de quelle reſſource pouvoient-ils nous être? nos proviſions n'étoient que pour ſix ſemaines tout au plus, & ces navires ne devoient paſſer que dans ſix ou ſept mois.

Je voyois approcher le déſeſpoir, le courage étoit abbattu, & le froid, la neige, les glaces & la maladie, ſembloient s'être réunis pour nous faire ſouffrir davantage. Nous ſuccombions ſous le poids de tant de maux. Le navire devenoit inacceſſible par les glaces qui ſe formoient autour, le froid nous cauſoit une inſomnie continuelle, nos voiles ne ſuffiſoient pas à beaucoup près pour nous garantir de la neige qui tomba cette année-là en ſi grande abondance, qu'elle couvrit la terre à la hauteur de ſix pieds, & la fiévre avoit déja ſurpris

plusieurs de nos camarades.

De pareilles circonstances étoient trop fâcheuses pour ne pas chercher à les disposer autrement ; aussi pensâmes-nous à prendre un parti.

Nous sçavions qu'à Mingan, qui est un endroit situé à la grande terre du nord (1), il y avoit des François qui hivernoient pour faire la pê-

(1) Ce que l'Auteur appelle la Grande-terre du nord, est la partie la plus orientale des terres Françoises situées au nord du fleuve Saint-Laurent. Ce pays est plus connu sous le nom de *terre des Eskimaux* ou de *Labrador*. Il s'étend jusqu'au Détroit qui donne entrée dans la grande Baye du nord, nommée par les Anglois *Baye d'Hudson*.

che du Loup marin (1), dont ils ſont des huiles. Il étoit preſque ſûr que nous en obtiendrions du ſecours, mais la difficulté étoit de s'y ren-

(1) Le Loup marin tire ſon nom de ſon cri, qui eſt une eſpece de hurlement, du reſte il n'a rien du loup. Sa tête reſſemble à celle d'un dogue, le reſte de ſon corps ſe termine en forme de poiſſon. Il ſe traîne plûtôt qu'il ne marche; il a quatre pattes fort courtes, celles de devant ont des ongles, celles de derriere ſont plûtôt des nâgeoires. Sa peau eſt dure & couverte d'un poil ras, tantôt blanc, quelquefois noir ou roux, & ſouvent de toutes ces couleurs mêlées enſemble. La chair de cet amphibie n'eſt pas mauvaiſe à manger; mais le principal objet de ſa pêche, eſt l'huile dans laquelle ſa graiſſe ſe réſout, en la faiſant fondre ſur le feu. (Charlevoix.)

dre dans une telle ſaiſon; toutes les rivieres étoient déja glacées, la neige couvroit la terre à la hauteur de trois pieds, & augmentoit tous les jours, & la route étoit fort longue, eû égard à la ſaiſon & à notre état, car il nous falloit faire quarante lieues pour gagner la pointe d'en haut, ou du nord-oueſt de l'iſle, enſuite deſcendre quelque peu, & traverſer enfin douze lieues de haute mer.

Nous étions réſolus à ſurmonter tous ces obſtacles; notre ſituation préſente ne nous permettoit pas d'en craindre une plus affreuſe,

mais une réflexion nous arrêta quelque tems. Il étoit impossible que nous partissions tous pour Mingan, & il falloit que la moitié de nos gens restassent dans cet endroit, dont nous nous croyions trop heureux de pouvoir nous éloigner, en nous exposant même aux plus cruels dangers.

Il n'y avoit pourtant point d'autre parti à prendre, il falloit ou se résoudre à mourir tous en cet endroit, au bout de six semaines, ou se séparer pour quelque tems. Je fis entendre à tout le monde que le moindre retarde-

ment nous mettroit dans l'impossibilité de suivre ce projet, que pendant ces irrésolutions le mauvais tems augmentoit, & que le peu de vivres que nous avions se consumoit. J'ajoûtai que je concevois bien que chacun devoit avoir de la répugnance à rester où nous étions, mais en même tems je représentai que cette séparation étoit absolument nécessaire, & que j'espérois que le Seigneur disposeroit le cœur des uns à laisser partir les autres pour aller chercher du secours; enfin je finis par leur dire qu'il falloit faire sécher les ornemens de la Cha-

pelle; que pour attirer fur nous les lumieres du Saint-Efprit, j'en célébrerois la Meffe le vingt-fix, & que j'étois fûr que nos prieres auroient l'effet que nous en attendions. Chacun applaudit à ma propofition; je dis la Meffe du Saint-Efprit, & le même jour vingt-quatre hommes s'offrirent à refter, à condition qu'on leur laifferoit des vivres, & qu'on leur promettroit fur l'Evangile de leur envoyer du fecours auffi-tôt qu'on feroit arrivé à Mingan.

Je communiquai à mes camarades que j'étois dans la réfolution de refter avec les

vingt-quatre hommes qui venoient de s'offrir à demeurer au lieu du naufrage, & que je tâcherois de les aider à attendre patiemment le secours qu'on leur promettoit; mais tout le monde s'opposa vivement à mon dessein, & l'on dit, pour m'en détourner, que sçachant la langue du pays, il falloit que j'accompagnasse ceux qui partoient, afin que si Messieurs de Fréneuse & de Senneville venoient à mourir ou à tomber malades en chemin, je pûsse servir d'interprête, en cas que nous rencontrassions quelques Sauvages dans cette

isle; ceux qui restoient, exigerent sur-tout que je partisse; ils me connoissoient incapable de manquer à ma parole, & ils ne doutoient pas qu'à mon arrivée à Mingan, mon premier soin ne fût de les secourir. Ce n'est pas que ceux qui devoient partir ne fussent très-disposés à leur envoyer une chaloupe le plûtôt qu'il leur seroit possible, mais ils comptoient apparemment davantage sur la foi d'un Prêtre que sur celle d'un simple particulier. Lorsque la chose fut résolue, j'exhortai à la patience ceux que nous avions laissés au naufrage; je leur dis

que le moyen d'attirer ſur eux les bénédictions du Ciel, c'étoit de ne point ſe livrer au déſeſpoir, & de s'abandonner entierement aux ſoins de la Providence; qu'ils devoient s'entretenir dans un exercice continuel pour écarter d'eux la maladie, & ne point tomber dans le découragement; qu'il étoit de la prudence qu'ils ménageaſſent ce que nous leur laiſſions de vivres, quoique j'eſpéraſſe leur envoyer du ſecours avant qu'ils fuſſent conſumés, mais qu'il valloit mieux en avoir de reſte, que de riſquer d'en manquer. Après leur avoir donné

ces conseils, ceux qui devoient être du voyage, songerent à faire leur petit équipage, & le 27 nous nous disposâmes à partir ; nous embrassâmes nos compagnons, qui nous souhaiterent un heureux voyage, & de notre côté, nous leur témoignâmes combien nous desirions pouvoir bien-tôt les tirer de peine. Nous étions bien éloignés de penser que nous les embrassions pour la derniere fois. Cet adieu fut des plus tendres, & les larmes qui l'accompagnerent, étoient une espece de pressentiment de ce qui devoit nous arriver.

Treize ſe mirent dans le canot, & vingt-ſept dans la chaloupe ; nous partîmes après midi, & fîmes ce jour-là près de trois lieues à la rame, mais nous ne pûmes toucher terre, & nous fûmes obligés de paſſer la nuit ſur l'eau, où nous endurâmes un froid qu'on ne peut exprimer.

Le lendemain nous ne fîmes peut-être pas tant de chemin, mais nous couchâmes à terre, & une partie de la nuit il nous tomba ſur le corps une prodigieuſe quantité de neige.

Le 29 nous eûmes encore le vent contraire, & nous

fûmes contraints, par la neige qui continuoit à tomber en abondance, d'aller à terre de très-bonne heure.

Le 30, le mauvais tems nous obligea d'arrêter à neuf heures du matin; nous descendîmes à terre, & fîmes bon feu pour cuire des poix, dont plusieurs de nos gens se trouverent fort incommodés.

Le premier Décembre, les vents nous empêcherent de remettre à l'eau, & comme nos Matelots se plaignoient de leur foiblesse, & disoient qu'ils ne pouvoient plus ramer, nous fîmes cuire un peu de viande que nous mangeâ-

mes après en avoir pris le bouillon : c'étoit la premiere fois depuis notre départ que nous nous étions ſi bien traités ; les autres jours nous ne mangions chacun qu'un peu de morue ſéche & crue, ou bien de la colle que nous faiſions avec de la farine & de l'eau. Le 2 au matin, les vents s'étant jettés au ſud-eſt, nous mîmes à la voile, & fîmes aſſez de chemin ; vers midi, nous nous joignîmes au canot pour manger tous enſemble. Notre joie étoit extrême de voir le beau tems continuer, & les vents devenir de plus en plus favorables à notre route;

route; mais cette joie ne dura gueres, & fit place à la consternation la plus affreuse. Après notre repas, nous continuâmes à marcher; le canot alloit mieux que nous à la rame, mais à la voile nous avions l'avantage sur lui : le vent s'étoit élevé vers le soir, & avoit tant soit peu tourné: nous crûmes devoir tenir le large pour doubler une pointe que nous appercevions, & nous fîmes signe au canot de nous suivre, mais il se laissa affaler à terre, & nous le perdîmes de vûe.

Nous trouvâmes à cette pointe une mer affreuse, &

quoique le vent ne fût pas des plus forts, nous ne pûmes la doubler qu'avec bien de la peine, & après avoir pris beaucoup d'eau ; cela nous fit trembler pour le canot, qui étoit tout près de la terre, où la mer brise toujours plus qu'au large ; il y fut battu si cruellement qu'il y périt, & nous n'en eûmes de nouvelles qu'au Printems, comme vous le verrez par la suite de ma relation. Quand nous eûmes passé la pointe, nous cherchâmes à aborder, mais la nuit étoit trop avancée, & nous ne pûmes d'abord en venir à bout : la mer étoit bordée

de rochers escarpés & fort hauts, pendant près de deux lieues, & voyant au bout une ance de sable, nous y donnâmes à pleines voiles, & nous y débarquâmes sans nous mouiller beaucoup. Aussi-tôt nous allumâmes un grand feu, afin de montrer au canot que nous étions-là, mais cette précaution fut inutile, puisqu'il avoit été brisé.

Lorsque nous eûmes mangé un peu de colle, chacun s'enveloppa dans sa couverture & passa la nuit auprès du feu. A dix heures le tems se couvrit, la neige tomba fort abondamment jusqu'au

lendemain, & comme le feu la faiſoit fondre, nous nous en trouvâmes ſi fort incommodés, que nous aimâmes mieux nous expoſer au froid, que de repoſer dans l'eau.

Vers minuit, les vents devinrent ſi violens, que notre chaloupe, qui étoit à une fort petite diſtance de terre, ayant chaſſé ſur ſon ancre, vint en côte, où elle manqua d'être briſée. Les deux hommes qui étoient dedans s'éveillerent, & ſe mirent à crier de toute leur force, nous y courûmes auſſi-tôt; le Capitaine & moi nous jettâmes à terre ce que nous pûmes ſauver de notre

équipage, les autres ramassoient ce que nous jettions, & le portoient à une distance qu'ils croyoient inaccessible au flux ; mais la mer devint si furieuse, que dans son reflux elle auroit tout emporté ce que nous venions de sauver, si nos camarades n'avoient eû soin de transporter à trois différentes fois ce qu'ils avoient cru sauver dès la premiere. Cela ne suffisoit pas, il falloit songer à tirer notre voiture, & empêcher qu'elle ne pût être emportée par les flots ; la peine que nous eûmes à la mettre à sec, n'est pas concevable, & nous n'en

vînmes à bout que vers les dix heures du matin ; elle étoit fort maltraitée, & demandoit une réparation considérable. Nous remîmes au lendemain à la racommoder. Nous fîmes du feux pour sécher nos hardes, ensuite nous mangeâmes un morceau pour nous rétablir de la fatigue que nous avions essuyée toute la nuit. Dès le matin, le Charpentier & tous ceux qui étoient en état de l'aider, traivaillerent à remettre les choses en état, & une partie de nos gens furent à la découverte du canot, mais inutilement, & ce fut envain que nous ref-

tâmes plusieurs jours dans cet endroit pour en apprendre des nouvelles. La veille de notre départ, nous tuâmes deux renards qui nous aiderent à ménager nos provisions; dans une situation pareille à la nôtre, il falloit profiter de tout, aussi la crainte de mourir de faim nous empêcha-t-elle de laisser échapper aucune occasion de prolonger notre vie.

Le 7 du mois, nous partîmes dès la pointe du jour, avec un petit vent favorable qui nous fit faire assez de chemin. Vers dix heures nous mangeâmes nos deux renards, cinq heures après le tems se

couvrit, & le vent augmentant avec la mer, il fallut chercher un havre, mais il n'y en avoit point. Nous fûmes donc obligés de tenir le large, & de mettre nos voiles au vent pour nous ſoutenir. La nuit avançoit, une pluye mêlée de grêle qui ſurvint tout-à-coup, eut bien-tôt fermé le jour, le vent nous pouſſoit avec une telle véhémence, que l'on avoit peine à gouverner, & notre chaloupe avoit eû trop d'aſſauts pour être en état de ſoutenir contre un pareil tems. Il fallut cependant céder aux conjonctures.

Au fort du danger, nous fûmes jettés dans une baye où le vent nous tourmentoit encore, & où il n'étoit pas possible de trouver un débarquement; notre ancre ne pouvoit tenir dans aucun endroit, le mauvais tems augmentoit à chaque minute, & notre chaloupe ayant été poussée violemment contre quelques battures, nous crûmes que nous n'avions pas une heure à vivre.

Nous essayâmes pourtant, en jettant à la mer une partie de ce qui chargeoit la chaloupe, de retarder l'instant de notre perte. A peine avions-

nous fini cet ouvrage, que nous nous trouvâmes environnés de glaces ; cette circonſtance redoubloit d'autant plus notre crainte, que ces glaces étoient furieuſement agitées, & qu'elles ſe briſoient contre nous. Je ne puis vous apprendre où elle nous pouſſerent, mais je n'exagérerai point en vous diſant que les divers mouvemens qui nous agiterent pendant cette nuit, ſont au deſſus de toute expreſſion. L'obſcurité augmentoit l'horreur de notre état, chaque coup de vent ſembloit nous annoncer notre mort ; j'exhortois tout le monde à

ne pas désespérer de la Providence, & en même tems à se mettre en état d'aller rendre compte à Dieu d'une vie qu'il ne nous avoit accordée que pour le servir, & je leur représentai qu'il étoit le maître de nous l'ôter quand il lui plairoit.

Enfin le jour parut, & nous tâchâmes de gagner entre les roches le fond de la baye, où nous fûmes un peu plus tranquilles; chacun de nous se regardoit comme échappé des portes du trépas, & rendit grace à la Main toute-puissante qui nous avoit

conſervés au milieu du danger le plus éminent.

Quelques efforts que nous fiſſions, nous ne pûmes approcher terre : l'eau étoit trop baſſe pour porter la chaloupe; il fallut jetter l'ancre, & nous fûmes obligés, pour aller à terre, de nous mettre dans l'eau en pluſieurs endroits juſqu'à la ceinture, & par-tout juſqu'à la jarretiere. Nous avions porté avec nous la chaudiere, & de la farine pour faire de la colle. Après avoir pris quelque nourriture, nous ſongeâmes à ſécher nos habits, afin de partir le lendemain.

Le froid augmenta ſi fort pendant la nuit, que toute la baye fut glacée, & notre chaloupe priſe de tous côtés; en vain eſpérâmes-nous que quelque coup de vent la détacheroit, le froid devint plus violent de jour en jour; les glaces ſe fortifierent, & nous n'eûmes point d'autre parti à prendre que de mettre à terre le peu de choſes qui n'avoient pas été jettées à la mer, & d'apporter nos vivres auprès de nous. Nous fîmes des cabanes, que nous couvrîmes de branches de ſapin. Le Capitaine & moi étions aſſez au fait de la maniere de les con-

ſtruire, auſſi la nôtre fut-elle une des plus commodes. Les Matelots éleverent la leur à côté de nous, & nous conſtruisîmes, pour mettre les vivres, un petit endroit où perſonne ne pouvoit entrer qu'en préſence de tous les autres. C'étoit une précaution néceſſaire, & pour prévenir les ſoupçons qui auroient pû naître contre ceux qui en auroient eû la direction, & pour empêcher que quelqu'un ne conſumât en peu de jours ce qui devoit nourrir long-tems pluſieurs perſonnes.

Voici quels étoient les meubles des appartemens que

nous nous étions construits ; le pot de fer dans lequel on faisoit chauffer le gaudron, nous servoit de chaudiere ; nous n'avions qu'une seule hache, encore manquions-nous de pierre propre à l'affiler ; & pour tout préservatif contre le froid, nous n'avions que nos habits & des couvertures à demi brûlées. Un de ces meubles venant à nous manquer, il falloit necessairement périr. Sans le pot, il nous étoit impossible de rien faire cuire pour nous substanter ; sans la hache, nous ne pouvions avoir de bois pour faire du feu, & sans nos cou-

vertures, toutes mauvaiſes qu'elles étoient, il n'y avoit pas moyen de réſiſter la nuit au froid exceſſif qu'il faiſoit.

Cet état eſt bien affreux, me direz-vous, & l'on n'y peut rien ajoûter; pardonnez-moi, car dans quelque tems il vous paroîtra incroyable; ſon horreur doit augmenter à chaque ligne, & j'en ai beaucoup à vous écrire avant que d'arriver au comble de la miſere où je me ſuis vû réduit.

Toute notre reſſource étoit de pouvoir prolonger nos jours juſqu'à la fin du mois d'Avril, & d'attendre que les glaces fuſſent fondues, afin

de pouvoir avec notre chaloupe achever notre voyage. Le hasard seul pouvoit nous apporter du secours dans cet endroit, ç'auroit été nous flatter que d'espérer qu'il nous en vînt aucun. Dans cette conjoncture, il étoit nécessaire d'examiner mûrement ce que nous avions de vivres, & d'en régler la distribution de telle sorte qu'ils pussent durer jusqu'à ce tems. Nous réglâmes donc notre nourriture de la maniere suivante : le matin nous faisions bouillir dans de la neige fondue deux livres de farine pour avoir de la colle ou de la boullie à l'eau;

le ſoir nous cuiſions de la même façon environ le même poids de viande ; nous étions dix-ſept, & par conſéquent chacun de nous avoit environ quatre onces de nourriture par jour. Il n'étoit pas queſtion de pain ni d'autre choſe ; une fois la ſemaine ſeulement nous mangions des poix au lieu de viande, & quoique nous n'en priſſions chacun que plein une cueilliere à bouche, c'étoit en vérité le meilleur de nos repas. Ce n'étoit pas aſſez d'avoir fixé la quantité de la nourriture que nous devions prendre, il falloit encore régler quelles ſe-

roient nos occupations. Nous entreprîmes, Léger, Basile & moi, de couper, quelque tems qu'il fît, tout le bois nécessaire; quelques-uns se chargerent de le porter, & d'autres s'offrirent à écarter la neige, ou plûtôt à en diminuer l'épaisseur sur la route que nous prendrions pour aller dans la forêt.

Vous serez peut-être surpris de ce que je me chargeai de couper le bois; cet exercice ne vous semble pas fait pour moi, & peut-être croyez-vous qu'il est au-dessus de mes forces; vous avez raison dans un sens, mais en faisant ré-

flexion que les exercices violens ouvrent les pores, & donnent paſſage à quantité d'humeurs qu'il ſeroit dangereux de laiſſer croupir dans le ſang, vous comprendrez facilement que c'eſt à ces exercices que je dois ma conſervation. J'ai toujours eu la précaution de me fatiguer extraordinairement, lorſque je me ſuis ſenti appéſanti ou attaqué de la fiévre, & ſurtout lorſque j'ai cru être ſurpris du mauvais air. J'allois donc tous les jours au bois, & malgré les efforts que l'on faiſoit pour écarter la neige, nous y entrions ſouvent juſ-

qu'à la ceinture. Ce n'étoit point-là la seule incommodité que nous recevions dans cet exercice ; les bois qui se trouvoient à notre portée étoient fort branchus, & tellement chargés de neige, qu'aux premiers coups de hache elle abbattoit celui qui les avoit donnés ; nous étions tous trois alternativement abbatus, & souvent nous tombions chacun deux ou trois fois ; alors nous continuions l'ouvrage, & quand par des secousses réitérées l'arbre se trouvoit déchargé de neige, nous l'abbations, le mettions en pieces, & revenions tous les trois à

la cabanne avec chacun notre charge : pour lors nos camarades alloient chercher le reſte, ou plûtôt ce qu'il en falloit pour toute la journée. Nous trouvions ce métier-là bien dur, mais il falloit abſolument le faire, & quoique la fatigue fût extrême, il y avoit tout à craindre ſi nous négligions de la prendre avec la même aſſiduité; elle augmentoit de jour en jour, car à force d'abattre du bois, nous étions obligés d'en aller chercher plus loin, & conſéquemment de frayer une route plus longue. Notre foibleſſe devenoit plus grande à meſure

que notre travail étoit plus fort. Des branches de sapin jettées indifféremment, nous servoient de lit, la vermine nous rongeoit, car nous n'avions pas de quoi changer de linge, la fumée & la neige nous causoient aux yeux des douleurs incroyables, & pour comble de maux, nous ne pouvions aller à la selle, & nous avions un flux d'urine qui ne nous donnoit pas un moment de relâche. Je laisse aux Médecins à examiner d'où ces deux incommodités pouvoient provenir ; quand nous en aurions sçû la cause, cette connoissance ne nous

auroit ſervi de rien : il eſt eſt aſſez inutile de découvrir la ſource d'un mal quand on n'eſt pas à portée d'y trouver aucun reméde.

Le 24 Décembre, nous fîmes ſécher les ornemens de la Chapelle; nous avions encore un peu de vin, je le fis dégeler, & le jour de Noel je célébrai la Meſſe; lorſqu'elle fut finie, je prononçai un petit diſcours pour exhorter nos gens à la patience. C'étoit une eſpece de parallele de ce qu'avoit ſouffert le Sauveur du monde, avec ce que nous ſouffrions, & je finis, en leur recommandant d'offrir leurs

peines au Seigneur, & en les assurant que cette offrande étoit un titre pour en obtenir la fin & la récompense. On exprime beaucoup mieux les maux que l'on sent que ceux qu'on voit sentir aux autres. Mon discours eut l'effet que j'en attendois, chacun reprit courage, & se résigna à souffrir jusqu'à ce qu'il plairoit à Dieu de nous appeller à lui, ou de nous retirer du danger.

Le premier Janvier, une pluye considérable qui tomba tout le jour, & dont il nous fut impossible de nous garantir, nous mit dans le cas de nous coucher tout mouillés,

& la nuit un vent de nord très-violent nous gêla, pour ainſi dire, dans notre cabane, briſa toutes les glaces de la baye, & les emporta avec notre chaloupe. Un nommé Foucault nous apprit cette triſte nouvelle par un grand cris, nous cherchâmes inutilement à découvrir l'endroit où la chaloupe avoit été pouſſée, jugez de notre conſternation. Cet accident mettoit le comble à notre infortune, & nous ôtoit toute eſpérance de la voir finir. J'en ſentois toutes les conſéquences; je voyois le déſeſpoir s'emparer de tout notre monde; les

uns vouloient manger tout d'un coup ce que nous avions de nourriture, & aller enſuite mourir au pied d'un arbre ; les autres ne vouloient plus travailler, & diſoient, pour juſtifier leur refus, qu'il étoit inutile de prolonger leurs peines, puiſqu'il n'y avoit plus d'apparence qu'ils puſſent éviter de mourir. Quelle ſituation, le cœur le plus barbare en ſeroit touché ; je verſe des larmes en vous la dépeignant, & je vous connois trop ſenſible aux maux des autres, pour penſer que vous liſiez ma Relation ſans en être attendri.

J'eus besoin de rappeller toutes mes forces pour m'opposer aux résolutions de mes camarades ; les meilleures raisons que je leur alléguois, sembloient les impatienter & leur faire sentir davantage la tristesse de leur état. La douceur avec laquelle j'espérois pouvoir les détourner de leur dessein, ne produisant aucun effet, je pris un ton que mon caractere autorisoit : je leur dis, avec une force dont ils furent surpris, » que Dieu » étoit sans doute irrité con- » tre nous, qu'il mesuroit les » maux qu'il nous envoyoit, » aux crimes dont nous nous

» étions autrefois rendus cou-
» pables ; que ces crimes
» étoient sans doute bien
» énormes, puisque la puni-
» tion en étoit des plus rigou-
» reuses, & que le plus grand
» de tous étoit notre déses-
» poir, qui, s'il n'étoit bien-
» tôt suivi du repentir, de-
» viendroit irrémissible. Que
» sçavez-vous, mes Freres,
» continuai-je, si vous ne
» touchez pas à la fin de vo-
» tre pénitence ? le tems des
» plus grandes souffrances est
» celui de la plus grande mi-
» séricorde : ne vous en ren-
» dez pas indignes par vos
» murmures ; le premier de-

» voir du Chrétien eſt de ſe
» ſoumettre aveuglément aux
» ordres de ſon créateur; &
» vous cœurs rebelles, vous
» voulez lui réſiſter, vous
» voulez perdre en un inſtant
» le fruit des maux que Dieu
» ne vous envoye que pour
» vous rendre dignes des biens
» qu'il deſtine à ſes enfans;
» vous voulez devenir homi-
» cides; & pour vous ſouſ-
» traire à des ſouffrances paſ-
» ſageres, vous ne craignez
» pas de vous précipiter dans
» des tourmens qui n'ont de
» bornes que l'éternité. Sui-
» vez donc votre criminelle
» réſolution, accompliſſez vo-

» tre horrible dessein, j'ai fait
» mon devoir, c'est à vous à
» penser que vous êtes perdus
» pour toujours. J'espere ce-
» pendant, ajoutai-je, que
» parmi vous il y aura du
» moins quelques ames assez
» attachées à la loi de leur
» Dieu, pour avoir égard à
» ma remontrance, & qu'elle
» se joindront à moi pour
» lui offrir leurs peines, &
» pour lui demander la force
» de les soutenir «.

Lorsque j'eus fini, je voulus me retirer, mais tous nos gens m'arrêterent, & me prierent de leur pardonner l'excès du désespoir dans lequel ils

étoient tombés, ils me promirent, en verſant un torrent de larmes, qu'ils n'irriteroient plus le ciel par leurs murmures ou leur impatience, & qu'ils alloient redoubler leurs efforts pour ſe conſerver une vie qu'ils reconnoiſſoient tenir de Dieu ſeul, & dont ils n'étoient pas maîtres de diſpoſer. A l'inſtant chacun reprit ſon occupation ordinaire; je fus dans la forêt avec mes deux camarades, & les autres, lorſque nous fûmes revenus, allerent chercher le bois que nous avions coupé. Quand tout le monde fut raſſemblé, je dis qu'ayant encore

core du vin pour deux ou trois Messes, il étoit à propos d'en célébrer une pour demander au Saint-Esprit les forces & les lumieres dont nous avions besoin. Le tems s'éclaircit le 5 de Janvier; je choisis ce jour-là pour dire la Messe. J'avois à peine fini, que M. Vaillant & le Maître-Valet, homme fort & vigoureux, nommé Foucault, nous communiquerent la résolution qu'ils avoient prise d'aller à la découverte de la chaloupe. Je louai beaucoup leur zele, de s'exposer ainsi pour le salut de leurs compagnons. Dans quelque situation que

l'on ſoit, on aime toujours à s'entendre louer; l'amour propre ne nous quitte qu'avec la vie. Il n'y avoit pas encore deux heures que ces hommes étoient partis, lorſqu'on les vit revenir avec un air de ſatisfaction qui fit croire qu'ils avoient quelque bonne nouvelle à nous apprendre. Cette conjecture ne fut pas fauſſe, car M. Vaillant dit qu'après avoir marché pendant une heure avec Foucault, ils avoient apperçu au bord du bois une petite cabane & deux canots d'écorce, qu'y étant entrés, ils y avoient trouvé de la graiſſe de loup marin,

& une hache qu'ils apportoient, & que l'impatience d'annoncer cette nouvelle à leurs camarades, les avoit empêchés d'aller plus loin. J'étois dans le bois lorsqu'ils revinrent, le sieur de Senneville accourut pour m'annoncer la découverte que Monsieur Vaillant & Foucault venoient de faire ; je me dépêchai de retourner à la cabanne, & je priai nos deux hommes de me détailler ce qu'ils avoient vû : ils me répéterent tout ce qu'ils avoient dit aux autres ; chaque mot répandoit l'espérance & la joie dans mon cœur. Je saisis

cette occaſion pour exalter les ſoins de la Providence ſur ceux qui s'y abandonnent entierement, & j'exhortai tout le monde à rendre grace à Dieu de la faveur qu'il venoit de nous faire. Plus on eſt près du précipice, & plus on a de reconnoiſſance envers ſon Libérateur; vous pouvez penſer ſi la nôtre fut vive. Peu de jours auparavant nous nous croyons perdus ſans reſſource, & lorſque nous nous déſeſpérions de recevoir aucuns ſecours, nous apprenions qu'il y avoit des Sauvages dans l'iſle, & que vers la fin de Mars ils pourroient

nous fecourir lorfqu'ils re-
viendroient à leur cabane pour
reprendre leurs canots.

Cette découverte renou-
vella le courage de ceux qui
l'avoient faite ; ils partirent
le lendemain, remplis de cette
confiance que donnent les
premiers fuccès ; ils comp-
toient retrouver notre cha-
loupe, leur efpoir ne fut pas
trompé ; car après avoir fait
un peu plus de chemin que
la veille, ils l'apperçurent au
large, & en revenant, ils
trouverent & prirent ave ceux
une malle pleine de hardes
que nous avions jettée à l'eau

dans cette nuit dont je vous ai parlé.

Le 10, quoique le tems fût très-froid, nous allâmes tous ensemble pour tâcher de mettre notre chaloupe en sûreté, mais étant pleine de glaces, & celles qui l'environnoient la rendant semblable à une petite montagne, il nous fut impossible de la tirer à bord. Cent hommes n'en seroient venus à bout que très-difficilement, encore plusieurs auroient-ils risqué de périr dans cette entreprise. Cet obstacle ne nous causa pas beaucoup de chagrin; il

y avoit apparence que ceux auxquels appartenoient les deux canots avoient une chaloupe, ou bien un autre bâtiment avec lequel ils avoient traversé, & nous comptions en profiter. Nous reprîmes donc la route de notre cabane. A peine eûmes-nous fait cinquante pas, que le froid saisit Maître Foucault, au point de l'empêcher de marcher ; nous fûmes obligés de le porter, & lorsqu'il fut dans la cabane, il rendit son ame à Dieu.

Le 23, notre Maître-Charpentier succomba à la fatigue ; il eut le tems de se con-

fesser, & mourut en vrai Chrétien.

Quoique beaucoup de nos gens eussent les jambes enflées, nous n'en perdîmes aucun depuis le 23 Janvier jusqu'au 16 Février. L'attente de la fin de Mars nous soutenoit, & nous croyions déja voir arriver ceux de qui nous espérions notre salut ; mais Dieu ne vouloit pas que tous profitassent du secours qu'il nous destinoit ; les desseins de sa Providence sont impénétrables , & quoique les effets nous en soient contraires , nous ne pouvons sans blasphême les accuser d'injus-

tice; ce que nous appellons mal, est souvent un bien selon les vûes de notre Créateur; & soit qu'il nous récompense ou nous punisse, soit qu'il nous éprouve par l'infortune ou par la prospérité, nous lui devons toujours des remerciemens.

Le 16, le sieur de Freneuse notre Capitaine mourut, après avoir reçû l'Extrême-Onction. Quelques heures après, le nommé Jérôme Bosseman se confessa, & quitta cette vie avec une résignation admirable.

Vers le soir, un jeune homme nommé Girard paya

le même tribut à la nature. Il y avoit plusieurs jours qu'il se disposoit à paroître devant Dieu; un mal de jambes qui lui venoit de s'être chauffé de trop près, l'avoit fait penser à mettre ordre à sa conscience; je l'aidai dans ce travail : il fit une confession générale, & le repentir qu'il me parut avoir de ses fautes, me fait croire qu'il en a mérité le pardon.

Notre Maître-Canonier tomba la nuit suivante dans une foiblesse dont il ne revint pas. Enfin un nommé Robert Bosseman fut attaqué de la maladie qui avoit emporté les autres; j'eus soin de le dispo-

ser à faire abjuration : il étoit Calviniste, & je vous avoue qu'il ne me fut pas aisé de le rendre Catholique. Heureusement la bonté de la cause que je défendois, me tint lieu des talens nécessaires pour la défendre. Les Prétendus-Réformés sont bien instruits, il faut en convenir; je fus vingt fois étonné des raisonnemens de ce Robert. Quel dommage que le fondement du Calvinisme soit appuyé sur un faux principe! je m'explique, quel dommage que les Calvinistes ne soient pas de la Communion Romaine! avec quels succès ne défendroient-ils pas la

bonne cauſe, puiſqu'ils ſoutiennent ſi vigoureuſement la mauvaiſe.

Enfin le ſieur Robert comprit & voulut éviter le danger qu'il y a à mourir dans une autre Croyance que la nôtre. Le vingt-quatre Février il fit abjuration, répéta ſa profeſſion de foi, & alla recevoir dans une meilleure vie le prix des maux qu'il avoit ſouffert dans celle-ci. A meſure qu'il nous mourroit quelqu'un, nous le mettions dans la neige à côté de la cabane; il y avoit ſans doute de l'imprudence à dépoſer nos morts ſi près de

nous; mais nous manquions de courage & de force pour les aller porter plus loin : d'ailleurs notre situation ne nous permettoit pas de penser à tout, & nous ne croyions pas devoir craindre le voisinage de ce qui pouvoit nous apporter un air assez corrompu pour avancer notre fin ; ou plutôt nous pensions que le froid excessif qui dominoit empêcheroit la corruption de produire sur nous aucun de ces effets, qu'il auroit été naturel d'en craindre dans une autre saison.

Tant de morts arrivées en si peu de tems répandirent

l'allarme par-tout. Quelque malheureux que ſoit un homme, il n'enviſage qu'avec horreur le moment qui doit mettre fin à ſes peines, en le privant de la vie. Les uns regrettoient leurs femmes & leurs enfans, & pleuroient ſur l'état de miſere dans lequel leur mort plongeroit leur famille; les autres ſe plaignoient au Ciel de ſe voir enlever à la vie dans un âge où l'on commence ſeulement à en jouir; quelques-uns ſenſibles aux charmes de l'amitié, attachés à leur Patrie, & deſtinés à des établiſſemens également agréables & avanta-

geux, jettoient des cris qu'il étoit impossible d'entendre sans verser des larmes : chaque mot qu'ils prononçoient me perçoit le cœur ; à peine me restoit-il la force de les consoler. Je joignis d'abord mes larmes aux leurs ; je ne pouvois sans injustice leur refuser cette consolation, ni condamner leurs plaintes. Il y avoit du danger à prendre ce parti, & je n'en voyois point de plus convenable que de laisser passer les effets de leurs premieres réflexions. Les objets de leurs regrets ne les rendoient point coupables, que pouvois-je condamner

dans leur douleur? C'eſt vouloir étouffer la Nature, que de lui impoſer ſilence dans une occaſion où elle ſeroit mépriſable, ſi elle étoit inſenſible.

Les circonſtances dans leſquelles nous nous trouvions, ne pouvoient être plus fâcheuſes; ſe voir mourir, voir mourir ſes amis ſans être en état de les ſecourir, être incertain du ſort des treize perſonnes dont le canot avoit été briſé, ne pas douter que les vingt-quatre du vaiſſeau ne fuſſent pour le moins auſſi malheureux que nous; être mal nourris, mal vêtus, fatigués,

tigués, incommodés des jambes, rongés par la vermine, aveuglés continuellement ou par la neige ou par la fumée: voilà notre état, chacun de nous étoit l'image de la mort, nous frémissions en nous regardant, & ce qui se passoit en moi justifioit les plaintes de mes camarades.

Plus la douleur est violente, moins elle dure, & l'expression manque plutôt aux maux extrêmes qu'aux médiocres.

Dès que je les vis plongés dans ce silence qui suit ordinairement les pleurs qu'un grand malheur fait répandre,

& qui eſt la marque d'une douleur plus exceſſive, j'eſſayai de les conſoler, & voici à peu près ce que je leur dis :

» Je ne puis condamner » vos plaintes, mes chers en- » fans, & Dieu les écoutera » ſans doute favorablement : » nous avons pluſieurs fois » dans notre malheur ſenti » des effets de ſes bontés. » Notre chaloupe ouverte de » tous côtés, & toutefois ſou- » tenue & conſervée pendant » la nuit de notre naufrage ; » la réſolution des vingt-qua- » tre hommes qui ſe ſont ſa- » crifiés pour notre ſalut, &

» sur-tout la découverte des
» deux canots sauvages, sont
» des événemens qui prou-
» vent manifestement la pro-
» tection que Dieu nous ac-
» corde. Il ne nous distri-
» bue ses faveurs que par dé-
» grés; il veut avant d'y met-
» tre le comble, que nous
» nous en rendions dignes par
» notre résignation à souffrir
» les maux qu'il lui plaira de
» nous envoyer. Ne déses-
» pérons pas de sa providen-
» ce, elle n'abandonne ja-
» mais ceux qui se soumet-
» tent entierement à ses vo-
» lontés. Si Dieu ne nous
» délivre pas en un instant,

» c'eſt qu'il juge à propos de
» ſe ſervir pour cet effet de
» moyens qui paroiſſent na-
» turels ; il a déja commencé
» en conduiſant le ſieur Vail-
» lant & Maître Foucault
» vers le lieu où ſont les ca-
» nots, ſoyons ſûr qu'il vou-
» dra bien achever cet ou-
» vrage. Pour moi je ne dou-
» te pas qu'il ne deſtine ces
» canots à notre délivrance.
» Ce ſecours, mes chers En-
» fans, ne peut tarder à nous
» être offert ; nous touchons
» au mois de Mars, c'eſt le
» tems auquel les Sauvages
» viendront prendre leurs ca-
» nots ; le terme n'eſt pas

» long, ayons patience, & » redoublons d'attention, » pour découvrir l'arrivée de » ceux dont nous espérons » du secours. Ils ont sans » doute une chaloupe; prions » Dieu qu'il les dispose à nous » y donner place; il tient en » ses mains les cœurs de tous » les hommes, il attendrira » pour nous ceux de ces Sau- » vages, il excitera leur com- » passion en notre faveur, & » notre confiance en ses bon- » tés, joint au sacrifice que » nous lui ferons de nos pei- » nes, nous méritera ce que » nous lui demandons. «

Alors je me jettai à genoux,

& récitai quelques prieres qui convenoient à notre ſituation & à nos beſoins ; tout le monde m'imita, & perſonne ne penſa plus à ſes maux que pour les offrir à Dieu. Nous fûmes aſſez tranquilles juſqu'au cinq de Mars ; nous voyions avec joie approcher le moment de notre délivrance, nous comptions y toucher ; mais Dieu vouloit encore nous affliger, & mettre notre patience à de nouvelles épreuves.

Le 6 Mars, jour des Cendres, vers deux heures après minuit, une groſſe neige pouſſée par un vent de Nord très-

violent, mit le comble à notre malheur ; elle tomboit en si grande quantité, qu'elle remplit bientôt notre cabane, & nous obligea de passer dans celle des Matelots, où elle n'entroit pas moins que dans la nôtre ; mais comme elle étoit plus grande, nous y étions plus au large : notre feu fut éteint, il n'y avoit pas moyen d'en faire, & pour nous échauffer, nous n'avions que la ressource de nous mettre tous ensemble & de nous serrer les uns auprès des autres. Nous passâmes donc dans la cabane des Matelots le mercredi vers huit heures du ma-

tin ; nous y portâmes nos couvertures, & un petit jambon crû que nous mangeâmes auſſitôt que nous y fûmes entrés ; nous jettâmes enſuite la neige dans un coin de la cabane, nous étendîmes la grande couverture par terre, nous nous mîmes tous deſſus, & les lambeaux des petites ſervirent à nous garantir de la neige , beaucoup plus que du froid. Nous reſtâmes dans cet état ſans feu , & ſans boire ni manger autre choſe que de la neige, juſqu'au ſamedi matin.

Je pris alors la réſolution de ſortir, quelque froid qu'il

fit, pour tâcher d'apporter un peu de bois & de la farine pour faire de la colle. Il y alloit de la vie à ne pas s'exposer pour chercher du secours contre le froid & contre la faim ; j'avois vû mourir pendant les trois jours & les trois nuits que nous avions passés dans la cabane des Matelots, quatre ou cinq hommes, dont les jambes & les mains étoient entierement gelées : nous étions bien heureux de n'avoir pas été surpris de la même façon ; car le froid fut si vif le mercredi, le jeudi & le vendredi, que l'homme le plus dur seroit

mort infailliblement, s'il étoit ſeulement ſorti de la cabane pendant dix minutes. Vous en jugerez par ce que je vais vous dire : le tems s'étant un peu radouci le ſamedi, je me déterminai à ſortir ; Leger, Baſile & Foucault voulurent me ſuivre ; nous ne mîmes pas plus d'un quart-d'heure à aller prendre de la farine, & cependant Baſile & Foucault eurent les pieds & les mains gelées dans cette ſortie, & moururent peu de jours après.

Il ne nous fut pas poſſible d'aller juſqu'au Bois, la neige le rendoit inacceſſible, & nous aurions riſqué de nous

perdre, ſi nous avions voulu forcer cet obſtacle. Nous fûmes donc obligés de faire notre colle à froid; chacun de nous en eut environ trois onces, & penſa payer de ſa vie ce petit ſoulagement; car pendant toute la nuit nous fûmes tourmentés par une ſi cruelle altération, & dévorés par une ardeur ſi violente, que nous nous croyions à tout moment ſur le point d'en être conſumés.

Le Dimanche 10, Meſſieurs Furſt, Leger & moi, nous profitâmes du tems qui étoit aſſez beau, pour aller chercher un peu de bois;

nous étions les ſeuls en état de marcher ; mais peu s'en fallut que le froid que nous endurâmes, & la fatigue qu'il nous fallut eſſuyer en écartant la neige, ne nous réduiſiſſent dans le même état que les autres : heureuſement nous tînmes bon contre l'un & l'autre ; nous apportâmes du bois, nous fîmes du feu, & avec de la neige & fort peu de farine, nous eûmes une colle fort claire qui nous déſaltéra tant ſoit peu.

Tout le bois que nous avions apporté fut conſumé vers les huit heures du ſoir, & cette nuit fut ſi froide, que

le Sr Vaillant pere fut trouvé mort le lendemain. Cet accident fit penser à Messieurs Furst, Leger, & à moi, qu'il étoit à propos de retourner dans notre cabane; elle étoit plus petite, & par conséquent plus chaude que celle des Matelots; il ne tomboit plus de neige, & il n'y avoit point d'apparence qu'il en tombât davantage. Quelque grande que fût notre foiblesse, nous entreprîmes de jetter dehors de notre premiere demeure les glaces & la neige dont elle étoit remplie, nous y portâmes de nouvelles branches de sapin pour nous ser-

vir de lit, nous allâmes chercher du bois, & fîmes grand feu au dedans & au dehors de la cabane pour l'échauffer de tous côtés. Après cet ouvrage, qui nous avoit beaucoup fatigué, nous fûmes chercher nos compagnons : je portai les sieurs de Senneville & Vaillant fils, qui avoient les jambes & les mains gelées : Mr le Vasseur, Basile & Foucault, moins incommodés que les autres, tâcherent de se traîner sans secours; nous les couchâmes sur les branches que nous avions préparées, & pas un d'eux n'en sortit qu'après sa mort.

Le dix-ſept Baſile perdit connoiſſance, & murut le dix-neuf.

Foucault qui étoit d'une conſtitution robuſte, & qui avoit de la jeuneſſe, ſouffrit une violente agonie; les mouvemens qu'il ſe donnoit pour ſe défendre contre la mort, nous faiſoient trembler, & je n'ai guéres vû de ſpectacle plus horrible. Je tâchai de m'acquitter de mon devoir dans ces triſtes occaſions, & j'eſpere de la bonté divine, que mes ſoins n'auront pas été inutiles au ſalut de tous ces mourans.

Nos vivres commençoient

à tirer à leur fin : nous n'avions plus de farine ; il nous restoit à peine dix livres de poix ; nous n'avions pas sept livres de chandelles, ni autant de lard, & le jambon qui nous restoit ne pesoit tout au plus que trois livres. Il étoit tems de penser à chercher d'autres moyens de vivre ; nous allâmes donc Leger & moi, car Mr Furst, notre second Capitaine, étoit hors d'état de sortir, chercher à mer basse des coquillages : le tems étoit assez beau ; nous marchâmes près de deux heures dans l'eau jusqu'aux genoux, & nous trouvâmes en-

fin sur un banc de sable des especes d'huîtres dont la coquille est unie ; nous en apportâmes le plus qu'il nous fut possible, elles étoient bonnes, & toutes les fois que le tems & la mer le permettoient, nous en allions faire provision ; mais elles nous coutoient bien cher, car en arrivant à la cabane, nos pieds & nos mains étoient également enflés & presque gelés. Je ne me dissimulois pas le danger qu'il y avoit à réitérer trop souvent cette sorte de pêche ; j'en sentois les conséquences : mais que faire ? il falloit vivre, ou plutôt re-

tarder de quelques jours le moment de notre mort.

Nos malades empiroient tous les jours ; la cangrêne s'étoit mise dans leurs jambes, & personne ne pouvoit les panser ; je me chargai de ce soin : il étoit de mon devoir de donner l'exemple de cette charité qui est la base de notre sainte Religion : je fus pourtant combattu quelques momens entre le mérite de remplir mes obligations, & le danger qu'il y avoit à m'en acquitter ; Dieu me fit la grace de triompher de ma répugnance; mon devoir l'emporta, & quoique le tems

auquel je panſois les plaies de mes camarades fût pour moi le plus cruel de la journée, jamais je ne rallentis les ſoins que je leur devois. Je vous détaillerai ci-après de quelle nature étoient leurs plaies, & vous jugerez ſi la répugnance que j'avois eûe d'abord à les panſer étoit bien fondée, ou plutôt vous verrez ſi elle n'étoit pas excuſable à la premiere réflexion. Je fus bien récompenſé de mes peines ; la reconnoiſſance de nos malades n'eſt pas concevable. » Quoi, me diſoit » l'un, vous vous expoſez à » la mort pour nous conſer-

» ver à la vie ; laiſſez-nous à
» nos douleurs ; vos ſoins
» peuvent bien les adoucir,
» mais ils ne les diſſiperont
» jamais. Retirez-vous, me
» diſoit l'autre, & ne privez
» pas ceux qui ne doivent
» point mourir de la conſo-
» lation de vous avoir avec
» eux ; aidez-nous ſeulement
» à nous mettre en état d'al-
» ler rendre compte à Dieu
» des jours qu'il nous a laiſ-
» ſés, & fuyez enſuite l'air
» corrompu que l'on reſpire
» auprès de nous.

Vous jugez bien que leurs inſtances furent de nouveaux liens qui m'attacherent auprès

d'eux ; elles augmentoient le plaisir que l'on sent à faire ce que l'on doit, & me donnoient les forces & le courage dont j'avois besoin.

Je vis bientôt que nos malades ne pouvoient éviter la mort ; ils se sentoient eux-mêmes, & quoiqu'ils y parussent disposés, je ne me crus pas dispensé de les servir dans les derniers jours de leur vie. Je faisois soir & matin la priere auprès d'eux ; ensuite je les confirmois dans la soumission qu'ils avoient à la volonté du Ciel. » Offrez » vos souffrances à Jesus-» Christ, leur disois-je, elles

» vous rendront dignes de
» recueillir le fruit du ſang
» qu'il a verſé pour le ſalut
» du Genre-Humain ; cet
» Homme-Dieu eſt le parfait
» modele de cette patience
» & de cette réſignation que
» j'admire en vous ; votre exil
» eſt ſur le point de finir, &
» quelles graces n'avez-vous
» pas à rendre au Seigneur
» de vous avoir fourni pour
» un naufrage les plus ſûrs
» moyens d'arriver au port
» du ſalut ! Vous laiſſez, il
» eſt vrai, des femmes qui
» attendent tout de vous,
» mes chers amis ; vous laiſ-
» ſez des enfans dont l'éta-

» blissement devoit être vo-
» tre ouvrage : mais espérez
» en Dieu, c'est un bon pere,
» il n'abandonne jamais les
» siens, & soyez sûrs qu'en
» vous appellant à lui, il
» n'oubliera pas qu'il vous
» enleve à des familles qui
» auront besoin après votre
» mort des soins de sa pro-
» vidence. Il a promis lui-
» même d'être le soutien de
» l'Orphelin & de la Veuve;
» sa parole est stable, ses pro-
» messes ne sont jamais sans
» effets, & par vos souffran-
» ces vous méritez particu-
» lierement qu'il jette sur vos
» femmes & sur vos enfans

» un regard favorable, &
» qu'il fasse pour eux beau-
» coup plus que vous n'au-
» riez fait vous-mêmes.

Ces pauvres moribonds ne me répondoient qu'en m'assurant que toute leur espérance étoit en Dieu, & qu'elle étoit si ferme, qu'ils se voyoient prêts à quitter le monde sans penser à ceux qu'ils y laissoient, que pour les recommander à sa divine protection.

Lorsque j'avois fini de leur parler des choses spirituelles, je songeois à panser leurs plaies; je n'avois que de l'urine pour les nettoyer; je les

couvrois enſuite de quelques morceaux de linge que je faiſois ſécher, & quand il me falloit ôter ces linges, j'étois ſûr d'enlever en même tems des lambeaux de chair, qui par leur corruption répandoient un aïr infecté aux environs même de la cabane.

Au bout de douze jours, il ne reſta plus à leurs jambes que les os; les pieds s'en étoient détachés, & leurs mains étoient entierement décharnées. J'étois obligé de les panſer à pluſieurs repriſes; l'infection qu'il en ſortoit étoit ſi grande qu'il me fal-

loit prendre l'air à chaque inſtant pour n'en être point ſuffoqué. Dieu m'eſt témoin que je n'ajoute rien à la vérité, & que la choſe eſt encore plus horrible que je ne puis vous la dépeindre. Les expreſſions ſont au-deſſous d'une ſituation pareille à celle où je me trouvois alors. Que de choſes touchantes n'aurois-je pas à vous dire, ſi je voulois vous rapporter les diſcours de ces pauvres malheureux ! Je tâchois ſans ceſſe de les conſoler par l'eſpérance d'une récompenſe éternelle, & je joignois ſouvent mes

larmes à celles que je leur voyois répandre.

Le premier Avril le sieur Leger prit le chemin de l'endroit où étoient les canots sauvages, & je fus au Bois vers les huit heures du matin. Je me reposois sur un arbre que j'avois abattu, lorsqu'il me semble entendre un coup de fusil; comme nous avions plusieurs fois ouï le même bruit, & qu'il ne nous avoit pas été possible de découvrir ni d'où il partoit, ni ce que c'étoit, je n'y fis pas grande attention. Vers les dix heures je revins à la cabane pour prier Mr Furst de venir m'aider à

apporter ce que j'avois coupé de bois; je lui contois en marchant ce que j'avois cru entendre, & je regardois en même tems ſi je ne verrois pas revenir Mr Leger. Nous avions à peine fait deux cens pas, que j'apperçus pluſieurs perſonnes; je courus à leur rencontre, & Mr Furſt ſe dépêcha d'aller apprendre cette heureuſe nouvelle à nos malades. Lorſque je fus à portée de diſtinguer les objets, je vis un Sauvage avec une femme que Mr Leger nous amenoit. Je parlai à cet homme, il me répondit, & me fit enſuite pluſieurs queſtions auxquelles

je satisfis comme je le devois. A la vûe de notre cabane, il parut surpris & touché de l'extrémité dans laquelle nous étions réduits ; il nous promit que le lendemain il reviendroit, qu'il iroit à la chasse, & qu'il nous apporteroit le gibier qu'il auroit tué.

Nous passâmes la nuit dans cette attente, & nous rendions à chaque instant grace au Ciel du secours qu'il venoit de nous envoyer. Le jour parut, & sembloit nous apporter le soulagement qui nous avoit été promis la veille ; mais notre espérance fut trompée : la matinée se passa,

& le Sauvage ne tint point ſa parole. Quelques-uns ſe flattoient qu'il pourroit venir après midi ; pour moi qui ſoupçonnois la cauſe de ſon retardement, je dis qu'il étoit de la prudence d'aller juſqu'à ſa cabane, de lui demander pourquoi il n'étoit pas revenu comme il nous l'avoit promis, & s'il héſitoit dans ſa réponſe, de le forcer à nous découvrir l'endroit où étoit la chaloupe avec laquelle il avoit traverſé. Nous partîmes ; mais jugez de notre conſternation : à notre arrivée, nous ne trouvâmes plus ni le Sauvage, ni ſon canot ;

il l'avoit emporté pendant la nuit, & s'étoit retiré dans un endroit qu'il nous fut impossible de découvrir.

Pour vous apprendre la cause d'un pareil procédé, il est nécessaire de vous dire que les Sauvages craignent la mort plus que personne, & par conséquent la maladie : la fuite de celui-ci partoit de cette crainte excessive qui est particuliere à cette Nation ; l'étalage de nos morts, l'état affreux de nos malades, & l'infection de leurs plaies, avoient tellement effrayé cet homme, que pour éviter d'être surpris du mauvais air, il

avoit cru devoir ne point tenir ſa parole, & changer de demeure, de peur que nous n'allaſſions le forcer à revenir dans notre cabane, & à nous donner du ſecours.

Quoique ce contre-tems nous affligeât beaucoup, nous y aurions été bien plus ſenſibles, s'il n'y avoit pas eu un ſecond canot; mais il falloit prendre des meſures pour empêcher que ceux auxquels il appartenoit, ne nous échappaſſent : nous avions à craindre que le Sauvage qui nous avoit joué, n'avertît ſon camarade du danger qu'il y auroit pour lui de venir dans notre

notre cabane, & ne lui persuadât d'aller prendre son canot pendant la nuit, & de s'éloigner de l'endroit où nous étions.

Cette réflexion nous fit prendre le parti d'emporter le canot avec nous, afin d'obliger le Sauvage à venir dans notre cabane, & à nous secourir, quelque répugnance qu'il parût avoir à le faire. Sans cette précaution, nous étions perdus ; pas une des deux occasions que nous avions eûes de nous sauver, ne nous auroit servi, & notre mort étoit certaine.

Quand le canot fut appor-

té, nous l'attachâmes à un arbre de façon qu'il n'étoit pas possible de l'enlever sans faire assez de bruit pour nous avertir que quelqu'un cherchoit à le détacher.

Quelques jours se passerent dans l'attente du Sauvage auquel ce canot appartenoit ; nous ne vîmes personne, & pendant ce tems nos trois malades moururent.

Le 7 au soir, Mr le Vasseur fut surpris d'une foiblesse dont il ne revint point, & les deux autres voyant que le secours même du Sauvage que nous attendions, leur seroit inutile, puisqu'ils étoient

hors d'état de marcher, se mirent de nouveau en état de paroître devant Dieu.

Le sieur Vaillant fils mourut le 10, après avoir souffert pendant un mois entier tout ce qu'il est possible d'imaginer; sa patience égala toujours ses douleurs : il étoit âgé de seize ans; ce Mr Vaillant que nous avions perdu le 11 Mars, étoit son pere. Sa jeunesse ne lui parut jamais un titre pour se plaindre d'être si-tôt enlevé à la vie; en un mot il expira avec cette résignation & ce courage qui caractérisent le parfait Chrétien.

Le ſieur de Senneville imita les vertus de Mr Vaillant fils, ou plutôt ils ſe ſervirent de modeles l'un à l'autre; mêmes douleurs, même patience, même réſignation; que ne puis-je bien rendre tout ce que ces deux jeunes hommes me dirent quelques jours avant leur mort? ils me faiſoient rougir de n'avoir pas autant de courage à les conſoler, qu'ils en avoient à ſouffrir. Avec quel reſpect & quelle confiance ne parloient-ils pas de la Religion & de la miſéricorde de Dieu? dans quels termes ne m'exprimoient-ils pas leur recon-

noissance ? c'étoit bien les deux plus belles ames, & les deux meilleurs cœurs que j'aye connus de ma vie.

Le dernier m'avoit plusieurs fois prié de lui couper les jambes, pour empêcher que la cangrene ne gagnât plus haut. Vous jugez bien que ses prieres furent inutiles, je refusai constamment de faire ce qu'il souhaitoit, & je lui représentai que je n'avois point d'instrument propre à cette opération, & que quand même je voudrois la risquer, loin de le soulager, elle ne feroit qu'augmenter ses douleurs, sans pour cela le ga-

rantir de la mort. Alors il mit ordre à ſes affaires, il écrivit à ſes parens de la maniere du monde la plus touchante, & rendit ſon eſprit à Dieu le 13 vers le ſoir, âgé d'environ vingt ans. Il étoit Canadien, & fils du ſieur de Senneville, qui fut autrefois Page chez Madame la Dauphine, enſuite Mouſquetaire, & aujourdhui Lieutenant du Roi à Monréal, où il jouit d'un bien conſidérable.

La mort de ces trois victimes de la faim & du froid, nous affligea beaucoup, quoiqu'en effet leur vie nous fût pour ainſi dire à charge. J'a-

vois pour eux une tendreſſe de pere, & j'étois payé d'un parfait retour ; cependant en réfléchiſſant que ſi le Sauvage étoit arrivé lorſqu'ils vivoient encore, il auroit fallu les laiſſer dans la cabane ſeuls & ſans ſecours, ou perdre l'occaſion de partir. Je crus devoir remercier le Seigneur de m'avoir épargné, en appellant à lui tous nos malades, une ſi cruelle alternative. D'ailleurs, nous n'avions plus de vivres, il ne nous reſtoit que le petit jambon dont je vous ai parlé, nous craignions d'y toucher, & nous nous contentions de quelques co-

quillages que Léger & moi allions ramaſſer de tems en tems ſur les bords de la mer. Notre foibleſſe augmentoit de jour en jour, & nous avions peine à nous ſoutenir, lorſque je pris la réſolution de chercher les Sauvages dont nous attendions l'arrivée, & de nous ſervir pour cet effet de leur canot. Nous tirâmes, pour l'accommoder, de la gomme des arbres, & fîmes avec notre hache des avirons le moins mal qu'il nous fut poſſible. Je ſçavois parfaitement canoter, c'étoit un grand avantage pour exécuter notre deſſein, & même

pour nous exposer, en cas que nous ne pussions trouver les Sauvages, à courir le risque de traverser avec le canot. C'étoit notre derniere ressource; quand il s'agit de conserver sa vie, on s'expose volontiers à tout. Il étoit sûr que dans cette isle nous n'avions que peu de jours à vivre; en passant la mer nous ne risquions pas davantage, & nous pouvions esperer que cette tentative nous réussiroit.

Tout fut prêt le 26 Avril; nous fîmes cuire la moitié du jambon; nous en prîmes d'abord le bouillon, & comptions réserver la viande pour

notre route, mais ſur le ſoir la faim nous preſſa ſi fort, que nous fûmes obligés de tout manger.

Le lendemain, nous n'eûmes pas plus de force que la veille, & le 28 nous nous vîmes ſans reſſource, & ſans eſpérance d'en trouver aſſez tôt pour nous empêcher de mourir. Nous nous diſposâmes donc à la mort, en récitant les litanies des Saints, enſuite nous nous jettâmes à genoux, & levant les mains vers le Ciel, je prononçai cette priere.

» Grand Dieu, ſi c'eſt vo-
» tre volonté que nous ayions

» le même sort que les qua-
» torze personnes qui ont
» péri sous nos yeux, ne
» tardez point à l'accomplir;
» ne permettez pas que le dé-
» sespoir nous surmonte, ap-
» pellez-nous à vous tandis
» que nous sommes résignés
» à sortir de ce monde sans
» regret. Mais, Seigneur, si
» vous n'avez pas encore ré-
» solu notre mort, envoyez-
» nous du secours, & don-
» nez-nous la force de sup-
» porter sans murmure les
» afflictions que votre justice
» nous prépare encore, afin
» que nous ne perdions pas
» en un instant le fruit de la

» ſoumiſſion que nous avons
» eue juſqu'à préſent pour les
» décrets de votre Provi-
» dence «.

Je finiſſois ma priere, lorſque nous entendîmes un coup de fuſil, auquel nous répondîmes bien vîte; nous jugeâmes bien que c'étoit le Sauvage auquel appartenoit le canot que nous avions; il vouloit voir ſi quelqu'un de nous étoit encore en vie, & s'en étant apperçu par notre coup de fuſil, il alluma du feu pour paſſer la nuit. Il ne nous croyoit pas en état d'aller le joindre, & n'avoit aſſurément pas envie que nous

le fissions ; car aussi-tôt qu'il nous vit, il cacha dans le bois une partie d'un ours qu'il avoit tué, & prit la fuite.

Comme nous étions en bottes, nous eûmes bien de la peine à nous rendre à son feu ; il nous avoit fallu traverser une riviere assez grosse & déglacée depuis quelques jours. Nous vîmes les traces de sa fuite, nous les suivîmes avec une fatigue incroyable, & qui auroit été inutile, si ce Sauvage n'avoit été contraint de rallentir sa marche pour que son fils, âgé d'environ sept ans, pût le suivre.

Cette circonſtance fit notre ſalut ; vers le ſoir nous arrivâmes auprès de cet homme, qui nous demanda ſi nos malades étoient morts. Cette queſtion, qu'il nous avoit faite avec un air de crainte qu'ils ne vécuſſent encore, ne nous permit pas de douter que le premier Sauvage ne l'eût averti de notre ſituation, & du riſque qu'il y avoit de s'approcher de notre demeure. Je ne jugeai pas à propos de répondre d'abord à ſa demande, & ſans autre compliment, je le preſſai de nous donner des vivres, & pour cet effet de retourner ſur ſes pas. Il

n'osa résister ; nous étions deux contre un, bien armés, & encore plus résolus de ne pas le quitter un moment. Il nous avoua qu'il avoit un ours presqu'entier, & qu'il ne refusoit pas de le partager avec nous. Lorsque nous fûmes à l'endroit où il avoit caché cet ours, nous en mangeâmes chacun un morceau cuit à demi, ensuite nous fîmes prendre le reste au Sauvage & à sa femme, & les conduisîmes à l'endroit où nous avions laissé M. Furst. Ce pauvre homme nous attendoit avec une impatience extrême. Quand nous arrivâ-

mes, il étoit prêt d'expirer. Vous pouvez vous imaginer quelle fut sa joie lorsque nous lui dîmes que nous avions des vivres & du secours; il mangea d'abord un morceau de l'ours, nous mîmes le pot au feu, & prîmes du bouillon pendant toute la nuit, que nous passâmes sans dormir, de peur que le Sauvage, qui n'avoit pas voulu coucher dans la cabane, ne décampât. Lorsque le jour fut venu, je fis entendre à cet homme qu'il falloit absolument qu'il nous menât à l'endroit où étoit la chaloupe sur laquelle il avoit traversé; & pour l'engager

gager à ne pas nous refuſer ce que je lui demandois, je lui dis que nous le traiterions fort mal, s'il tardoit à nous y conduire. La crainte d'être tué le fit bien vîte travailler à conſtruire un traîneau ſur lequel il mit ſon canot. Il nous fit ſigne à Léger & à moi, de le traîner, il vouloit ſans doute nous fatiguer & nous obliger par-là à renoncer à un ſecours qu'il nous vendoit trop cher. Nous aurions bien pû le forcer à porter lui-même le canot, mais cette violence ne me parut pas à ſa place, il convenoit de ménager ce Sauvage, & tout

ce que nous pouvions faire, c'étoit de prendre avec lui des précautions pour n'en être pas les dupes.

J'exigeai du Sauvage & de sa femme, qu'ils marchassent devant nous, sous prétexte de nous frayer le chemin ; mais je ne bornai pas là mes précautions avec eux, je leur dis que l'enfant qu'ils avoient seroit trop fatigué dans cette route, qu'il falloit le mettre dans le canot, & que nous nous ferions un plaisir de lui procurer ce soulagement.

Les cœurs des peres sont par-tout les mêmes ; il n'y en a point qui n'ait obliga-

tion du bien que l'on veut faire à ses enfans, & qui ne l'accepte avec plaisir. Le fils de celui-ci fut pour nous un ôtage de la fidélité de ses parens. Nous marchâmes plus d'une lieue dans la neige, dans l'eau, ou dans les glaces; notre fatigue étoit extrême, mais l'espérance du fruit qui devoit nous en revenir, nous soutenoit & nous donnoit du courage. Il ne nous fut pourtant pas possible de tirer toujours ce traîneau, nous succombâmes, & le Sauvage, touché de notre épuisement, prit le canot sur ses épaules, le porta jusqu'à

la mer, & y fit d'abord entrer sa femme & son fils. Il fut alors question de sçavoir qui de nous embarqueroit; le canot ne pouvoit contenir que quatre personnes, & par conséquent il n'y avoit qu'un de nous trois qui pût en profiter. Je m'offris d'abord à rester, & je dis à Messieurs Furst & Leger de convenir ensemble lequel des deux partiroit; chacun vouloit avoir la préférence sur l'autre, & craignoit d'échapper cette occasion d'éviter une fin malheureuse. Pendant qu'ils disputoient, le Sauvage me fit signe d'avancer, & après m'a-

voir dit qu'il imaginoit bien la cause de l'espece de dispute qui s'étoit levée entre mes deux camarades, il me déclara qu'il ne vouloit recevoir que moi dans son canot, & sans me donner le tems de répondre, il m'y entraîna avec lui, & gagna le large.

Messieurs Furst & Leger se crurent alors perdus; leurs cris exprimoient leur désespoir; je n'y pus résister, & je priai le Sauvage de rapprocher terre, afin que je pusse dire un mot de consolation à mes camarades. Lorsque je fus à portée d'en pouvoir être entendu, je me jus-

tifiai auprès d'eux, en leur rapportant le diſcours du Sauvage, je leur conſeillai de ſuivre la mer, & leur promis, foi de Prêtre, qu'auſſi-tôt que je ſerois arrivé à la cabane des Sauvages, j'irois au devant d'eux avec un canot. Ils me connoiſſoient incapable de me rendre parjure, les aſſurances que je leur donnai, les conſolerent, & ils nous virent reprendre le large ſans inquiétude.

Ce jour-là nous deſcendîmes à terre; le Sauvage prit ſon canot ſur ſes épaules, le porta près du bois, & le mit ſur la neige. Comme j'étois

fatigué d'avoir été si longtems à genoux dans le canot, je me reposai sur une pierre au bord de la mer, ensuite croyant que le Sauvage allumoit du feu pour coucher en cet endroit, je pris mon fusil, deux avirons, & deux gros morceaux de viande que j'avois embarqués, pour épargner à Messieurs Furst & Leger la peine de les porter, & je montai sur des bordages de glaces qui avoient pour le moins six pieds de hauteur; je n'y fus pas plûtôt, que je vis que mon Sauvage & sa femme avoient mis leurs raquettes, qui sont des espe-

ces de patins dont les habitans du Canada ſe ſervent pour aller plus vîte ſur la neige ; le mari tenoit ſon fils ſur ſes épaules, & tous les deux couroient de toute leur force; les cris que je pouſſai pour les arrêter, ne firent que redoubler la vîteſſe de leur courſe ; auſſi-tôt je jettai mes avirons, je deſcendis les bordages, & avec ma viande & mon fuſil, je ſuivis leur piſte aſſez de tems.

En montant ſur les glaces, je m'étois fait à la jambe droite une plaie très-conſidérable, qui ſe renouvelloit dans ma courſe toutes les fois que

que j'enfonçois dans la neige, c'est-à-dire à chaque instant; je ne pouvois plus respirer, & je fus plusieurs fois contraint de reprendre haleine & de me reposer sur le bout de mon fusil; j'étois dans cette posture lorsque j'entendis la voix de M. Leger. Cette rencontre nous causa à tous deux un plaisir extrême; je lui dis ce qui s'étoit passé, & lui de son côté m'apprit que M. Furst accablé de fatigue, n'avoit pû le suivre, & qu'il étoit resté étendu sur la neige dans un endroit assez éloigné de celui où nous nous trouvions alors.

Dans toute autre occaſion, j'aurois volé à ſon ſecours, mais il étoit de la derniere importance de joindre notre fuyard ; M. Leger ſentit comme moi combien nous riſquions à tarder plus longtems de marcher ſur ſes traces.

Dans l'inſtant nous courûmes vers l'endroit où je ſçavois qu'il s'étoit enfui, mais comme il avoit quitté la neige pour prendre le bord de la mer, qui étoit baſſe & bordée de ſable, nous fûmes arrêtés quelque tems ; nous ne laiſſâmes pourtant pas de continuer notre chemin, & après un quart d'heure de marche,

nous retrouvâmes la piste du Sauvage, qui avoit quitté ses raquettes, ne croyant pas sans doute que j'eusse pû le suivre jusque-là. Cette circonstance nous fit croire qu'il n'y avoit pas loin jusqu'à sa cabane; nous redoublâmes de vîtesse, & lorsque nous fûmes auprès du bois, nous entendîmes un coup de fusil; nous ne jugeâmes pas à propos d'y répondre, de peur que si celui qui l'avoit tiré, étoit le Sauvage que nous poursuivions, il ne remît ses raquettes pour fuir avec une nouvelle vîtesse, dès qu'il nous sçauroit si près de lui.

Nous continuâmes donc à marcher, & peu de tems après le premier coup de fusil, nous en entendîmes un second; celui-ci nous fit soupçonner que le Sauvage avoit envie d'allumer du feu dans cet endroit, & de s'y reposer avec sa femme & son fils, mais qu'il vouloit auparavant s'assurer que personne n'étoit à sa suite. Cette conjecture étoit fausse, comme vous le verrez bien-tôt.

Dix minutes après le second coup, nous en entendîmes un troisiéme, dont nous vîmes l'amorce, point de réponse de notre part,

nous avançâmes en ſilence. Sur notre chemin, nous trouvâmes une chaloupe à laquelle on avoit travaillé la veille, & vingt pas plus loin nous vîmes une grande cabane. Nous y entrâmes avec l'air qui convenoit à notre ſituation; le ton de ſuppliant étoit le ſeul qui nous allât, nous le prîmes d'abord, mais l'ancien, qui parloit françois, ne voulut jamais permettre que nous le continuaſſions. » Tous les hommes ne ſont-» ils pas égaux, nous dit-il, » du moins ne doivent-ils » pas l'être? Votre malheur » eſt un titre qui vous rend

» reſpectables, & je regarde
» comme une faveur du Ciel
» de m'avoir fourni, en vous
» conduiſant ici, une occa-
» ſion de faire du bien à des
» gens que l'infortune perſé-
» cute encore. J'exige ſeule-
» ment de vous que vous
» m'appreniez ce qui vous eſt
» arrivé depuis que vous avez
» été jettés ſur cette iſle; je
» ſerai bien aiſe de m'atten-
» drir avec vous ſur vos pei-
» nes paſſées; ma ſenſibilité
» ſera pour vous une conſo-
» lation de plus «.

En même tems il ordonna que l'on fît cuire notre viande avec des poix, & qu'on n'é-

pargnât rien pour nous prouver que l'humanité eſt auſſi bien une vertu des Sauvages Américains, que des peuples les plus civiliſés. Lorſque cet ancien eut donné ſes ordres, il nous pria de ſatisfaire ſa curioſité. Je tâchai de n'oublier aucune des circonſtances que vous ſçavez avoir accompagné notre malheur, & après avoir fini mon récit, je priai ce vieillard de me dire pourquoi les deux Sauvages que nous avions vûs dans le fort de notre infortune, avoient refuſé de nous ſecourir.

» Les Sauvages, me dit-il,

» tremblent au ſeul nom de
» maladie, & tous mes rai-
» ſonnemens n'ont encore pû
» diſſiper cette terreur dont
» ceux que vous voyez dans
» cette cabane ſont remplis.
» Ce n'eſt pas qu'ils ſoient in-
» ſenſibles aux maux de leurs
» freres ; ils voudroient pou-
» voir les ſoulager, mais la
» crainte de reſpirer un air
» corrompu, s'oppoſe aux
» mouvemens de leur cœur
» naturellement porté à la
» compaſſion. Ils craignent
» la mort, non pas comme
» le commun des hommes,
» mais à un tel point, que
» pour l'éviter, je ne ſçais

» s'ils ne ſe rendroient pas
» coupables des plus grands
» crimes. Voilà, dit-il, en
» me montrant un Sauvage
» qui étoit derriere les autres,
» celui qui vous a manqué
» de parole. Il vint ici vers le
» commencement du mois, &
» nous conta la triſte ſituation
» où il avoit vû des François,
» qu'il croyoit morts alors,
» & auxquels il auroit volon-
» tiers donné du ſecours, ſi
» la corruption n'avoit pas
» été parmi eux. Voilà l'au-
» tre, continua l'ancien, en
» me montrant celui après
» lequel j'avois couru; il eſt
» arrivé ici une heure avant

» vous, pour nous avertir
» qu'il y avoit encore trois
» François vivans, qu'ils n'é-
» toient plus dans le voiſi-
» nage de leurs morts, qu'ils
» ſe portoient bien, & qu'il
» croyoit qu'on pouvoit les
» ſecourir, ſans craindre qu'ils
» apportaſſent avec eux le
» mauvais air. Nous avons
» délibéré un inſtant, enſuite
» nous avons envoyé un Sau-
» vage vers l'endroit où vous
» étiez, pour vous indiquer,
» par trois coups de fuſil, le
» lieu de notre demeure. Au
» reſte vos malades nous ont
» ſeuls empêchés de vous al-
» ler ſecourir, & peut-être

» y serions-nous allés, si l'on » ne nous avoit assuré que le » secours que nous pourrions » vous envoyer ne vous ser» viroit de rien, & pourroit » nous apporter un grand » dommage, puisque votre » cabane étoit environnée & » remplie d'un air infecté qu'il » seroit très-dangereux de » respirer «.

Un pareil discours dans la bouche d'un homme qui faisoit partie d'une nation qu'un faux préjugé nous fait croire incapable de penser & de raisonner, & à laquelle nous ôtons injustement le sentiment & l'expression, me sur-

prit beaucoup. Je vous avoue même que pour avoir des Sauvages l'idée que je vous en donne, il ne m'a pas fallu moins que les entendre.

Lorſque ce vieillard eut fini, je tâchai de lui exprimer toute la reconnoiſſance dont nous étions pénétrés; je le priai d'accepter mon fuſil, que ſa bonté & les ornemens dont il étoit couvert, rendoient préférable à tous ceux qui étoient dans la cabane. Je lui dis enſuite que la fatigue avoit empêché un de nos camarades de nous ſuivre, & que ce ſeroit mettre le comble à ſes bienfaits,

s'il vouloit envoyer au-devant de lui deux hommes pour l'aider à se rendre auprès de nous. Mes instances furent inutiles; les Sauvages craignent de sortir la nuit, & personne ne voulut entreprendre d'aller secourir Monsieur Furst. On me promit pourtant que le lendemain on iroit de grand matin. Ce refus me fit bien de la peine, l'ancien s'en apperçut, & me dit, pour me consoler, qu'il seroit assez inutile de vouloir chercher mon ami dans l'obscurité, qu'il n'avoit point de fusil pour faire entendre où il étoit, & qu'il valoit

mieux attendre que le jour fût venu. M. Furſt paſſa donc la nuit ſur la neige, où Dieu ſeul put le garantir de la mort; car dans la cabane même nous endurâmes un froid inexprimable. Jamais les Sauvages ne font de feu quand ils ſe couchent; ils n'ont pas même de couverture, & par conſéquent nous paſſâmes une très-mauvaiſe nuit.

Le lendemain, comme nous nous diſpoſions à aller au-devant de M. Furſt, nous le vîmes arriver; nos traces l'avoient guidé, & pour nous joindre, il avoit profité du tems auquel la neige durcie

par le froid de la nuit, ne céde pas au poids de ceux qui marchent deſſus; notre premier ſoin fut de le réchauffer, nous lui donnâmes enſuite quelque nourriture, & nous nous témoignâmes réciproquement le plaiſir que nous avions de nous voir réunis.

Nous paſſâmes avec les Sauvages le 29 & le 30 Avril. Ils ſembloient être jaloux de ceux qui nous marquoient le plus d'attention, & ils tâchoient de ſe ſurpaſſer les uns les autres à cet égard. La viande d'ours & de caribouc ne nous manqua point pen-

dant ces deux jours, & l'on avoit ſoin de nous donner les endroits les plus délicats. Je ne ſçais ſi les devoirs de l'hoſpitalité ſont mieux remplis par les Européens que par ces Sauvages, du moins ſuis-je tenté de croire que ceux-ci les rempliſſent de beaucoup meilleure grace.

Le premier de Mai, ils mirent la chaloupe à l'eau, nous nous embarquâmes tous, & mîmes à la voile. Le vent nous manqua vers midi, environ à ſix lieues de la grande terre. Ce contretems m'affligeoit; je craignois de ne pouvoir ſecourir nos camarades qui

qui étoient restés dans le lieu de notre naufrage. Cette crainte me fit prier l'ancien de me donner deux hommes avec un canot d'écorce pour gagner la terre. J'essayai de l'engager à m'accorder ma demande, en lui promettant d'envoyer du tabac & de l'eau-de-vie à tous ceux qui étoient dans la chaloupe, aussi-tôt que je serois arrivé chez les François. Quelque envie qu'il eût de m'obliger, il tint conseil avant de me rien promettre, & ce ne fut pas sans peine qu'on eut égard à ma priere. On craignoit qu'un trajet de six lieues ne

fût trop long pour un canot, & l'on ne vouloit pas nous exposer à périr. Nous partîmes donc, & vers onze heures & demie du soir, nous arrivâmes à terre. J'entrai dans la maison des François; le premier que j'y apperçus, fut M. Volant, originaire de Saint-Germain-en-Laye, mon ami, & maître de ce poste. Je ne pouvois tomber en de meilleures mains, je trouvois dans un seul homme le desir sincere & le pouvoir réel de me rendre service. Il ne me reconnut pas d'abord, & en effet je n'étois pas reconnoissable; dès que je lui

eus dit mon nom, il me prodigua les marques de son amitié, & le plaisir que nous eûmes de nous embrasser fut extrême de part & d'autre. Je lui dis d'abord à quoi je m'étois engagé envers les Sauvages, il remplit ma promesse, & chacun de nos libérateurs eut de l'eau-de-vie & du tabac. Ils n'arriverent là que sur les dix heures du matin. Jusqu'à ce tems, je fis à M. Volant le récit de tout ce qui m'étoit arrivé, & j'insistai exprès sur le sort des vingt-quatre hommes qui étoient au naufrage. Mon ami en fut d'autant plus tou-

ché qu'ils étoient encore dans la peine. Auſſi-tôt il arma une chaloupe pour aller les ſecourir, & pour tâcher de découvrir lui-même ſi quelqu'un des treize hommes du canot vivoit encore. Lorſqu'il fut parvenu aux environs du lieu de notre naufrage, il fit tirer quelques coups de fuſil pour ſe faire entendre à ceux que nous y avions laiſſés ; en même tems il vit quatre hommes qui ſe jetterent à genoux, & qui les mains jointes le ſupplierent de leur ſauver la vie. Leurs viſages décharnés, pour ainſi dire, le ſon de leur voix qui annonçoit qu'ils

étoient sur le bord du tombeau, & leurs plaintes, percerent le cœur de M. Volant. Il avança auprès d'eux, leur fit prendre quelque nourriture, mais avec modération, de peur de leur causer la mort en les rassasiant tout d'un coup. Malgré cette sage précaution, un de ces quatre hommes, nommé Tenguy, Breton d'origine, mourut après avoir bu un verre d'eau-de-vie.

Mon ami fit enterrer les vingt & un hommes qui étoient morts depuis que nous les avions quittés, & ramena les trois autres qui avoient

réſiſté aux fatigues, à la faim & à la rigueur de la ſaiſon. Il s'en falloit pourtant beaucoup qu'ils fuſſent en parfaite ſanté ; l'un d'eux, nommé Tourillet, Contre-Maître du département de Breſt, avoit le cerveau troublé, & les deux autres, nommés Baudet & Bonau, originaires de l'iſle de Rhé, étoient enflés par tout le corps.

La bonne nourriture qu'on leur donna, & les ſoins qu'on prit d'eux, les rétablirent, ſinon parfaitement, du moins aſſez pour les mettre en état de partir avec nous pour Québec.

En revenant, M. Volant apperçut vers la côte deux hommes qui paroissoient avoir été noyés, & quelques débris d'un canot. Il avança pour s'assurer de ce qu'il appercevoit, & par quelques coups de fusil, il voulut voir s'il y avoit quelqu'un en cet endroit; personne ne parut, on ne répondit point, & tout ce que je puis vous dire, c'est que les treize hommes du canot sont morts de faim & de froid, puisque mon ami vit à quelque distance de la mer une espece de cabanage qui prouvoit qu'ils étoient descendus à terre, & que

n'ayant trouvé aucun ſecours, ils y étoient morts miſérablement.

Je crois qu'il eſt aſſez inutile de vous dire les mouvemens dont nous fûmes agités lorſque nous vîmes arriver les trois hommes échappés au naufrage ; vous devez bien penſer que cette entrevûe fut des plus touchantes, & que les larmes n'y furent point épargnées.

Après nous être bien tendrement embraſſés, je leur demandai comment ils avoient pû vivre juſqu'alors, & de quelle façon les autres étoient morts. Ils me dirent que le froid

froid & la faim avoient fait périr une partie de leurs camarades, & que l'autre avoit été peu à peu emportée par les ulcéres, dont le seul spectacle de n'avoir aucuns vivres, les avoit tellement effrayés, qu'ils avoient mangé les souliers des morts, après les avoir fait bouillir dans de la neige fondue, & ensuite fait griller sur la braise, & que lorsque cette ressource leur eut manquée, ils eurent recours aux culottes de peau des morts, & qu'ils n'en avoient plus qu'une ou deux paires de reste, lorsque M. Volant les vint secourir.

Vous voyez que la ſituation de ces pauvres gens n'étoit pas moins déplorable que la nôtre, & qu'ils ont peut-être plus ſouffert que nous, principalement lorſqu'ils ſe virent réduits à la néceſſité de manger les habits des camarades qu'ils avoient perdus.

Nous demeurâmes près de ſix ſemaines à Mingan, que nous n'employâmes qu'à rendre grace à Dieu de nous avoir conſervés au milieu d'un ſi grand danger. Nous ne paſſâmes pas un jour ſans implorer ſa miſéricorde pour les ames des quarante-huit hom-

mes qui avoient péri depuis notre naufrage.

Monsieur Leger nous quitta, & alla à Laborador, à dessein de monter un vaisseau de Saint-Malo pour passer en France ; mais nous profitâmes le 8 Juin d'un petit vaisseau pour retourner à Québec.

Le vent nous fut si favorable, que nous débarquâmes le 13 au soir. Tous ceux qui nous virent, s'étonnoient de nous revoir, parce qu'on nous croyoit en France : chacun voulut sçavoir la cause de notre retour, & ce qu'il nous étoit arrivé depuis notre départ.

Nous ſatisfîmes là-deſſus tous ceux que nous ſavions être obligés de prendre part à ce qui nous regardoit.

Le lendemain, on mit à l'hôpital les trois Matelots que M. Volant avoit été chercher au lieu de notre naufrage. M. Furſt & moi fîmes chacun de notre côté ce qu'il falloit pour nous rétablir entierement. Dès qu'on vit que je me portois un peu mieux, on me donna la petite Cure de Soulange, que je deſſervis pendant un an. Alors je reçus une ſeconde obédience pour repaſſer en France ; je m'embarquai pour cet effet en

qualité d'Aumônier sur le vaisseau de Roi le Rubis, commandé par M. de la Joncaire, Capitaine de haut-bord.

Nous partîmes de Québec le 21 d'Octobre 1738, & le 2 Décembre nous entrâmes au Port-Louis en Bretagne, pour faire des vivres qui commençoient à nous manquer. Nous y restâmes environ 20 jours, & nous en sortîmes le 22 du mois, avec le vaisseau le Jason, commandé par M. le Marquis de Chavagnac, qui venoit de l'Isle-Royale (1).

---

(1) L'Isle-Royale est située à l'entrée du golfe de Saint-Laurent, en venant

Vers minuit, nous mouil-

---

d'Europe. Elle s'appelloit *l'Isle du Cap-Breton* avant le Traité d'Utrecht. La place principale se nomme *Louisbourg*, & cette place est peut-être la mieux fortifiée de l'Amérique septentrionale; c'est la clef du Canada. Par la cession de Terre-Neuve & de l'Acadie, cette isle seule nous restoit pour pêcher la morue & défendre l'entrée du fleuve Saint-Laurent. On doit espérer que les armes victorieuses de Louis le Bien-aimé, effaceront le préjudice que les disgraces de la derniere guerre du précédent régne avoient causé à nos établissemens dans cette partie de l'Amérique. La prudence & le besoin des peuples avoient exigé ces sacrifices, la sagesse des mesures du Ministere, généralement applaudies, même par les personnes les moins capables d'en juger, le zele & l'attention qu'il fait paroître pour la marine, le commerce & le bien des colonies, sont de sûrs garans à la nation, que tous les dommages passés seront réparés avec avantage.

lâmes pendant près de deux heures sous Belle-Isle, pour attendre le vent ; nous fîmes ensuite voile pour Rochefort, & nous arrivâmes le lendemain dans cette ville, où mon devoir m'arrêta jusqu'à l'entier débarquement.

Je partis quelques jours après pour Paris, d'où l'on m'envoya à Douay en Frandre. J'y demeurai jusqu'au commencement de 1740, que l'on me nomma Vicaire de notre couvent d'Avesnes en Haynault. J'y arrivai le 25 Janvier, le même jour que j'en étois parti il y avoit 16 ans. Mes Supérieurs, en

m'envoyant dans cette Maison, avoient compté qu'une résidence de quelques années dans mon pays natal, acheveroit de me rétablir des fatigues que j'avois essuyées dans mes voyages. J'avois conçu la même espérance, mais il en arriva tout autrement. Mon estomac ne pouvoit plus supporter la nourriture de ce pays ; j'avois, pour ainsi dire, contracté un nouveau tempérament, le repos m'étoit nuisible, & il falloit m'y accoutumer petit à petit.

Cela me fit solliciter auprès de mes Supérieurs une obé-

dience pour retourner à Paris, dont l'air me convenoit beaucoup mieux que celui de ma Province. On eut la bonté d'avoir égard à ma demande, & lorsque je fus parfaitement rétabli, on me nomma Aumônier dans l'armée de France commandée par M. le Maréchal de Maillebois.

Voilà, mon cher Frere, la relation de mes voyages & de mon naufrage, j'espere que vous en serez plus content que de celle que je vous avois envoyée d'abord. Au reste, vous devez être sûr que je n'ai rien avancé qui ne soit

conforme à la plus exacte vérité.

Je voudrois bien que les bruits qui commencent à courir, eussent quelque fondement, j'aurois dans peu le plaisir de vous embrasser à Francfort, & de vous prouver que je suis & serai toute ma vie, avec l'amitié la plus sincere,

MON TRÉS-CHER FRERE,

Votre très-affectionné Frere,
EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

De Paderborn, le 18 Juin 1752.



